

LO PUBLIÀIRE



N° 100 Janvier 2011

Comité
d'Administration
de
l'Association:

BORIE Jacques
BRUN Michèle
COMBET Georges
ISSERT Alain
ISSERT J-François
ISSERT Lucette
IZARD Bernard
JULIEN Norbert
LACAN Eliana
PERRIER Aimé
SALVI Simone
SUZANNE Jean.

Président
de l'Association,
responsable du
périodique :
Jean SUZANNE.



N°1

OCTOBRE
1985

Siège:

4 rue de la Roubiade
Saint Bauzille de Putois
34190 GANGES

SOMMAIRE:

	Page
Editorial	1
50ans de tourisme	2
La rentrée	3
Au conseil municipal	4
Etat civil	5
Nos associations	6
La fête - Le sport	7
Notre santé	8
M'Artisanat	9
"Mon Gran m'o contat..."	10

Paru dans le
N°1
Octobre 1985

Bonjour

Quand faut y aller, faut y aller ! Et à SAINT-BAUZILLE, on n'est pas les derniers à se rencontrer, à s'organiser, à se réjouir ensemble, à s'entraider ou à faire la fête. Entre le col de la Cardonille et les gorges de l'Hérault, entre vignes et garrigues, notre village vit, de sa vie à lui, bien à lui. Il a son passé, ses vieilles rues, ses traditions, ses lieux de rencontre, ses sportifs, ses boulistes, ses chasseurs, ses associations, ses personnalités locales, ses groupes d'amis et aussi ses petits clans, toute une structure de vie sociale inconnue du touriste et que le nouveau venu ne découvre qu'au fil des ans.

SAINT-BAUZILLE a beaucoup de choses que bien d'autres lui envient. Mais il y a une chose qui lui manque : un successeur à celui qui allait de rue en rue, pour annoncer à domicile les nouvelles du village, les décrets municipaux, les inaugurations, les heures d'ouverture de la coopérative, des bureaux de la mairie, etc... La vie moderne, avec ses voitures, ses transitors, la télévision, a mis cet usage pittoresque au rayon des accessoires du passé. Restent les affiches, officielles ou pas, et les insertions dans les journaux régionaux, parmi beaucoup d'autres nouvelles, plus générales. C'est bien, mais ça manque d'une certaine chaleur. Ne pourrait-on pas trouver une forme plus personnelle, plus vivante pour exprimer la vie de notre cher village ? C'est ce que se sont demandés quelques SAINT BAUZILLOIS, fondateurs de l'Association à but non lucratif (Loi 1901), intitulée : "LOU PUBLIAIRE SAINT BAUZELENC". Le but de cette Association: "Développer la vie de relations entre les habitants de SAINT-BAUZILLE".

Pour cela, ils publieront, de temps en temps, un petit bulletin qui porte le titre de leur Association, et dont voici le premier numéro.

Lisez-le, faites le lire autour de vous. Aidez-le par vos suggestions et, éventuellement, (car notre Association n'a pas d'autre ressource que les cotisations de ses membres) par une contribution financière à la mesure de vos moyens. Merci d'avance.

J. S.

-1-

Au Sommaire

Page de garde du numéros 1	2
A bâtons rompus	3
Pour un Publiaire démocratique.	4
Les débuts de « Lou Publiaire San Bauzelenc »	5
1958 - 2008 : Qui l'eut cru ? ...	5
Si les mazets pouvaient parler	6
Quand la Foux rugit !	7
Chercheur d'eau... un métier ou un don ?	8
Vive le jardin	9
Mots croisés	9
Un cousin très em... bêtant	10
Faut-il jeter les vieux à la casse ?	12
Le Pèlerinage à Notre Dame du Suc	13
Medias : Service ou Tyrannie	14
Lou descambillats (ou dèsambaïa)	15
L'énigme Putois.	16
Petite histoire de la Grotte des Demoiselles	19
Les « bugades » de nos grands-mères	20
La croix de « ST MECISSE » : un peu d'histoire	21
Les orpailleurs de Saint Bauzille de Putois.	22
De Montoulieu à l'Ermitage...	31
Le château de Saint-Bauzille de Putois : un monument historique !!!	32
Les Guetteurs	33
Du murier à la soie	34
Historique du château de Montoulieu .	37
Au sujet d'un pont	38
Quand la télé commande	39
Amassas lous gruns !	40
Le vieil âne et l'enfant	42
Las carrieras de San Bauzeli	43
" Four cagaïre "	44
Histoire de lune	46
La complainte du smicard	47
Comment aider le Publiaire, votre journal ?	47
Une jolie Saint Bauzilloise : La Ferrule.	48

Page de couverture
Dessin de Jean Suzanne

Reproduction interdite de tout ou partie de texte, sans
l'accord écrit de l'auteur, édité dans le journal
"Lo Publiaire Sant Bauzelenc"

A bâtons rompus

Jacques DEFLEUR Président de 1982 à 2010...

Je me suis souvent entretenu avec vous sous cet intitulé « A bâtons rompus », avec beaucoup de plaisir, partagé je l'espère. Pour les 25 ans d'existence du « Lo Publiaire », le N°100, sera une rétrospective des articles jugés représenter le plus ses caractéristiques du N°1 au N°99, de 1985 à nos jours...

Le choix a été très difficile, devant le nombre d'articles de qualité, qui représentent tant de passion, de ferveur, de volonté pour les transmettre aux lecteurs. De nombreuses réunions, des discussions animées, pour arriver à un consensus qui ménagerait toutes les sensibilités et honorerait un grand nombre d'auteurs sans pouvoir tous les citer, tellement ils sont nombreux.

La querelle des anciens et des jeunes est toujours d'actualité, et nous concerne, nous en avons bien conscience. Il faut donc conserver l'attention des anciens lecteurs et capturer l'intérêt des nouveaux arrivants, tous jeunes en général... Les anciens sont fidèles aux traditions, qu'ils ont connues, voilà de nombreuses années, de plus racontées mille fois par leurs parents. Les jeunes sont tournés vers le modernisme qui a tendance à broyer les traditions, dans un souci permanent de gagner du temps. « Lo Publiaire », existe donc pour sauvegarder ces traditions, d'un autre âge, elles sont le fondement de la solidarité, de la fierté d'appartenir à la vie de son village. Il existe aussi pour aider les jeunes à ressentir ce qu'elles représentent, elles ont construit, siècles après siècles, l'âme de notre village. Les nombreuses associations qui animent notre village, sont la preuve que les forces vives, héritages de nos anciens sont toujours d'actualité. Aujourd'hui, 130 donateurs reçoivent le Publiaire dans leurs boîtes à lettres.

Une dizaine de jours après cette distribution, les Publiaires sont exposés chez les commerçants, dont je loue la gentillesse dans des boîtes en contenant une cinquantaine, avec une fente pouvant recevoir votre encouragement : sur le Chemin Neuf : Boulangerie, Épicerie Hélène, bureau de Tabac ; dans la Grand-Rue chez le boulanger pâtissier.

Ce qui représente un tirage de 750 exemplaires, environ 1500 lecteurs, car souvent un exemplaire fait le tour de la famille et parfois des voisins... Nous comptons beaucoup sur ce

Lo Publiaire

(Association loi de 1901)
201 Ancien chemin de Ganges
34190 ST BAUZILLE DE
PUTOIS

Journal d'information trimestriel :
Agonés, Montoulieu, St Bauzille de Putois

- Président : Jacques DEFLEUR
- Composition : Thierry CELIE
- Rédac. : Signataires des articles

Prochaine parution
N° 101 Avril 2011

N° 100, pour établir un lien entre les anciens et les jeunes, j'allais écrire les modernes. Après la lecture de ces différents articles, vous pourrez vous faire une idée et nous faire parvenir vos impressions, par exemple à son président : Jacques DEFLEUR, 201 Ancien Chemin de Ganges, 34190 St Bauzille de Putois, téléphone : 04.67.73.77.04. Adresse mail : Jacques.defleur@sfr.fr

Ou par votre présence le **samedi 5 mars 2011** à la salle Polyvalente à partir de 18 heures 30, au cours d'un apéritif. Notre récompense sera votre nombreuse présence qui prouvera tout l'intérêt que vous portez à votre village, Agonès, Montoulieu, St Bauzille de Putois, sans vouloir négliger les villages limitrophes, le bourg centre, le maire, conseiller général de Ganges est toujours présent ainsi que

les élus de nos trois villages cités plus haut...Ce sera l'occasion de nous rencontrer, d'échanger des idées, d'élaborer des projets, je vous présenterai toute l'équipe actuelle qui se fera une joie de vous écouter et de répondre à vos attentes.... Je n'oublierai pas en ce début d'année de vous souhaiter tous mes vœux de bonheur, de santé et de réussite à vous tous....

Pour un Publiaire démocratique.

Jean SUZANNE Fondateur du journal. Président de 1985 à 2002. Président d'honneur de 2002 à 2010.

Il y a déjà plus de 25 ans que paraissait le N° 1 du Publiaire qui s'est nommé d'abord « Lou Publiaire San Bauzelenc » et n'a couvert, au début que St Bauzille. Quelques années plus tard, en 2002, à partir du N°64, il s'est élargi à Montoulieu et Agonès. Lancée par Jean François ISSERT, ancien journaliste à Paris et maire de St Bauzille en 1983, son équipe de 12 bénévoles a beaucoup évolué avec le temps. Certains y ont passé des années avant d'être pris par d'autres responsabilités. Quelques uns nous ont quittés pour l'autre monde. D'autres les ont remplacés pour quelques temps ou pour longtemps encore. Et très peu ont fait le parcours complet, jusqu'à aujourd'hui sauf les signataires de ces deux articles.

Mais tous y ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Et aujourd'hui comme hier l'équipe comprend des citoyens (homme ou femme) de tous âges, de toutes conditions, de toutes options philosophiques, politiques, religieuses ou autres. De tout caractère aussi, des calmes et des bouillants, des impulsifs ou des réfléchis, des

expérimentés ou des débutants.

Mais malgré cette grande diversité, soucieuse avant tout d'être ouverte à tous et malgré des débats rarement houleux ou délicats, l'équipe, dont l'unité a parfois risquée d'être remise en question a toujours, en fin de compte trouvé l'équilibre nécessaire à la poursuite de sa tâche, basée sur le respect et l'écoute de l'autre.

Donc depuis 25 ans et cela dans un contexte qui a bien changé. Jadis, chaque village vivait beaucoup sur lui-même. Tout le monde se connaissait depuis l'enfance. Puis, progressivement, beaucoup sont venus d'ailleurs, avec des passés différents de ceux des natifs d'ici. La nature et le contenu des articles du Publiaire ont dû tenir compte de cette évolution que les uns trouvent normale (surtout les jeunes) et d'autres quelques peu pénible (les moins jeunes). De toute façon il faut bien, pour l'avenir de ces pages, d'une part s'adapter à ces changements inévitables mais aussi garder certaines règles essentielles que nous nous sommes données au cours du temps. Par exemple, l'ouverture d'esprit : on ne

refuse le point de vue de personne, qu'il coïncide ou non avec celui de certains membres du conseil, pourvu qu'il soit respectueux des autres. Et justement, aux autres de respecter ceux qui ont un avis différent en se soumettant aux mêmes règles. Par exemple, on refuse tout article injurieux, au cours du conseil qui examine les projets d'article avant leur publication. Et on refuse aussi de publier tout article tant qu'il n'a pas été soumis à cet examen par le conseil.

Le Publiaire n'est donc sous l'emprise d'aucun pouvoir particulier, financier, politique, religieux, associatif ou autre... Et nous aimerions que, dans beaucoup d'autres instances, ces règles soient reconnues et observées comme elles le sont ici. Continuons dans cette voie et le Publiaire n'est pas près d'arrêter sa course. Merci à tous ceux qui le soutiennent, merci à tous ceux qui participent à ce beau dialogue local. Merci à tous ceux qui aiment le Publiaire.

Et permettez-moi de passer la parole à madame Michèle BRUN, qui est présente dans l'équipe du Publiaire depuis son origine et qui ajoute ici quelques précisions...

Les débuts de « Lou Publiaire San Bauzelenc »

Michèle BRUN, membre du Publiaire de 1985 à 2010...

C'est en mars 1983 qu'a été élu maire Jean François ISSERT et c'est sous son impulsion et son insistance (lui-même, ancien journaliste) qu'a été créé notre petit journal dans le but de se faire l'écho et de « développer la vie de relations entre les habitants de St Bauzille » comme le disait M. Jean SUZANNE en page de garde du N° 1. Le comité d'administration de cette association à but non lucratif (loi 1901) comprenait par ordre alphabétique : BORIE Jacques, BRUN Michèle, COMBET Georges, ISSERT Alain, ISSERT Jean François, ISSERT Lucette, IZARD Bernard, JULIEN Norbert, LACAN Éliane, PERRIER Aimé, SALVI Simone, SUZANNE Jean, dont six élus. Le président de l'association a été Jean SUZANNE et ce jusqu'en 2002 (N°64) où il est devenu président d'honneur, en restant toujours membre actif, croqueur d'images, conteur né et aux convictions profondes dont l'expression doit parfois être tempérée par

lui-même ou les autres membres de l'équipe.

Le premier journal comprenait deux feuillets doubles et un feuillet volant au milieu, 10 pages au total, mais très rapidement il s'est composé de 3 feuillets doubles donc 12 pages et ce avec la couverture plus épaisse et de couleur.

A ses débuts, nous recevions de l'imprimeur des paquets de feuilles que nous placions sur des tables de la salle polyvalente et que nous classions pour constituer un journal. Les agrafes ont maintenu le tout au numéro 14 d'avril 1989 : le luxe !

De la salle polyvalente partaient des équipes : membres de l'association, amis ou apparentés pour faire la distribution nocturne dans les rues de St Bauzille : la recherche de boîtes à lettres pas très visibles dans l'obscurité et loin d'être d'un format ou d'une hauteur standard.

Les réunions préparatoires à l'élaboration du journal

(lecture des textes de chacun des membres ou des articles proposés par quelqu'un de l'extérieur, commentaires, accords ou désapprobations) avaient lieu souvent dans l'atelier de peinture de Jean SUZANNE ou dans la salle à manger de Mme SALVI Simone, par la suite dans le local de permanence de la Sécurité Sociale, à la Mairie, actuellement transformé en secrétariat. Pour des problèmes de clés ou de locaux non disponibles, nous avons été aussi à l'ancienne Mairie et chez Jean BRESSON. Depuis quelques années, notre port d'attache est la salle des associations, place du Christ.

L'équipe, quant à elle, a été remaniée progressivement avec la disparition de certains, l'abandon pour d'autres, pour cause familiale, ou départ de St Bauzille ; toujours en quête d'auteurs nouveaux, le journal perdure donc depuis 25 ans, malgré notre souci à chaque exemplaire de la feuille blanche !...

1958 - 2008 : Qui l'eut cru ? ...

à Saint Bauzille de Putois ...



Il Y a 50 ans: la dernière grande crue de l'Hérault; et les plus grands se souviennent... Dans les yeux d'une enfant que j'étais, des images fortes défilent: bien entendu tout ce qu'une rivière en colère peut entraîner se succède, mais aussi, des arbres entiers, des animaux divers, moutons, porcs etc.. "Même pas peur", je suis dans les bras de papa, et le spectacle que Dame Nature nous offre m'apparaît

merveilleux, irréel. Papa lui... semble inquiet.

Plus tard j'ai compris que lui "FIL" se tourmentait et pour cause, « PINOCHE* », aidé de ZAPATER a emprunté la barque de nos promenades pour aller récupérer et sauver malgré la folie de l'eau des vendangeurs pris au piège et qui avaient eu juste le temps de se réfugier sur le toit d'un mazet.

Je me devais, pour cet anniversaire, de relater cette anecdote et me souvenir de l'acte d'audace certes, mais aussi de courage, d'un nageur d'exception (normal direz-vous pour un ancien de la Marine) et d'un homme baigné d'humanité.

*PINOCHE : Alain GIRARD

Danièle BOUTIER-GIRARD

Ils ne paient pas de mine, le plus souvent. Quatre murs, un toit en pente, un fenestrou, une treille entourée de ceps de vigne ou d'une glycine. Pourtant s'ils pouvaient parler, nos mazets raconteraient le travail de la vigne, les parties de campagne en famille notamment aux vendanges ou à l'occasion des fêtes de Pâques pour la traditionnelle omelette. Que faisaient-ils là, plantés au milieu des vignes ? Ils remplaçaient les capitelles, surtout dans le Gard et furent construits au cours des deux derniers siècles lorsque la vigne était en pleine expansion. Les viticulteurs avaient besoin d'eau, ne serait-ce que pour les traitements. L'eau en garrigue est chose rare. Le mazet cachait souvent



une citerne et recueillait les eaux de pluie le long des ses gouttières. Quelquefois l'entrée était marquée par deux cyprès, l'un signalant le boire et le manger, l'autre le gîte. L'industrialisation aidant et les transports se développant, entre autres le chemin de fer, il devint possible de construire ces maisonnettes à peu de frais. Chacun avait ses pieds de vigne ou ses olivettes et s'y rendait en fin de semaine pour les entretenir. Les enfants prenaient l'air, l'épouse improvisait une cuisine locale savoureuse où la cagaraoulade, l'anchoïade, le civet de lièvre avaient une

place de choix. Les hommes soignaient leur lopin de terre et en profitaient pour cultiver un jardin potager où ils faisaient venir pois chiches, patates, topinambours. Oliviers, grenadiers, amandiers, cognassiers, figuiers, toutes sortes de fruitiers étaient plantés alentour permettant des cueillettes variées et échelonnées. On retrouve parfois un anneau scellé servant à attacher l'âne ou la mule. Le mazet, lieu de convivialité par excellence avait parfois son boulodrome et un recoin où l'on pouvait s'alanguir au soleil comme un lézard. On peut même s'y retrouver une vingtaine, surtout à la bonne saison, au moment privilégié où les jours rallongent et l'air se radoucit. Pourtant celui-ci est minuscule, une pièce à peine avec une cheminée, un évier en pierre à côté de la pompe, une table, un placard et deux chaises à moitié "escranquées"* le plus souvent... Mais la vie se passait dehors, sur la terrasse, à l'abri de la tonnelle fleurie de roses pompon ou ombragée par la vigne vierge. L'intérieur était décoré de bric à brac : quelques vieilles affiches publicitaires du genre chocolat Meunier et surtout pas mal de "comaires"*. Etre masetier, c'était une référence dont on était fier, comme un cabanier pouvait l'être d'avoir une cabane. La tradition n'a pas tout à fait disparu. Quelques St Bauzillois ont encore leur petit jardin secret dans la garrigue. C'est un lieu de bonheur où l'existence paraît plus paisible et ne doit absolument pas disparaître. C'est une preuve de notre passé, de nos racines. Si la plupart n'y vont plus guère pour tailler la vigne ou cueillir les olives, ils perpétuent l'esprit de fête autour de grillades et de parties de boules en levant le verre de l'amitié. Parmi les

nombreux mazets de notre commune quelques uns ont retenu mon attention par leur originalité et leur caractère. Le mazet de Robespierre est unique dans les environs de par sa réalisation toute en pierres en surplomb de sa muraille incluant un puits à son extrémité et sur laquelle s'épanouit un énorme figuier de barbarie. On peut remarquer la présence de cyprès à l'entrée comme il est de coutume et même d'un olivier. Celui de Joël DUSFOUR en contrebas de la "Plage" au milieu des oliviers centenaires pour la majorité d'entre eux, bénéficie d'un environnement exceptionnel. Le mazet de M. ARZALIES quant à lui, situé au début du chemin de la Roquette à la particularité d'être entouré par de nombreux cyprès et de posséder un petit carré de vigne. Le seul de nos trois communes à posséder une éolienne est situé à la Plantade dans un décor exceptionnel ayant pour toile de fond les falaises du Thaurac et St Mécisse. Il appartient à M. Marcel MAURIN. Tous ont du charme compte tenu de leurs architectures variées et des sites privilégiés dans lesquels ils se trouvent.

Fabien BOUVIE

Phrases à faire ressortir en encadré

- les mazets furent construits au cours des deux derniers siècles lorsque la vigne était en pleine expansion
- l'eau en garrigue est chose rare, le mazet cachait souvent une citerne
- être masetier, c'était une référence dont on était fier
- c'est un lieu de bonheur où l'existence paraît plus paisible

* escranquées = abîmées

* comaires = objets sans valeur pécuniaire

Il pleut à verse depuis deux jours et deux nuits, en ce début du mois d'avril, ce qui donne à ces prémices printaniers des allures d'automne radouci.

L'Alzon dévale la pente douce qui le conduit des contreforts Montoulibains au confluent avec **L'Hérault** au lieu dit « **Les Sauzèdes** ».

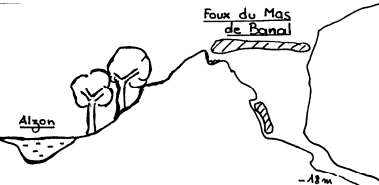
Tout au long de ce parcours d'innombrables ruisseaux et canaux agricoles plus ou moins à l'abandon viennent abreuver ce petit cours d'eau impétueux et pourtant si desséché en été.

L'eau boueuse s'écoule inexorablement emportant tout sur son passage : débris divers, souches, gravats, ...

Arrivé au lieu dit « **Martignas** », **L'Alzon** se gonfle subitement, s'élargit dans un vacarme assourdissant.

La résurgence de **La Foux du Mas de Banal** déverse alors ses milliers de mètres cubes qu'elle a précieusement acheminés jusque là, grâce aux anfractuosités du calcaire jurassien constituant **les bois de Monié et de Sauzet**. Des centaines d'hectares de captage permettent à l'eau de constituer une gigantesque étendue souterraine qui remonte à la surface, entre autre, par une cheminée explorée jusqu'à la côte -103 mètres. Cette eau jaillit enfin à la lumière, sous l'apparence d'une incroyable cascade surgie d'on ne sait où.

C'est tout d'abord, le bruit de **La Foux** qui dirige le néophyte puis, en s'approchant du site, les éclats d'écume et l'eau cristalline qui s'écoule d'une gueule sombre et moussue au pied d'une gorge à la cime des chênes kermès, rendent plus magique cette



curiosité de la nature.

L'Alzon n'est plus alors un simple cours d'eau, mais bien une rivière puissante, sonore et magique.

Mais cette magie ne dure que le temps d'une semaine tout au plus. Progressivement, le murmure s'évanouit dans la montagne, **La Foux** se calme puis s'endort pour finalement disparaître par là même où elle était apparue.

Alors, **L'Alzon** redevient ruisseau, jusqu'à l'assèchement total. Les deniers survivants aquatiques qui avaient emprunté cette route providentielle, se retrouvent pris au piège dans quelques flaques improbables où hérons et autres sangliers viennent en quête d'une nourriture providentielle.

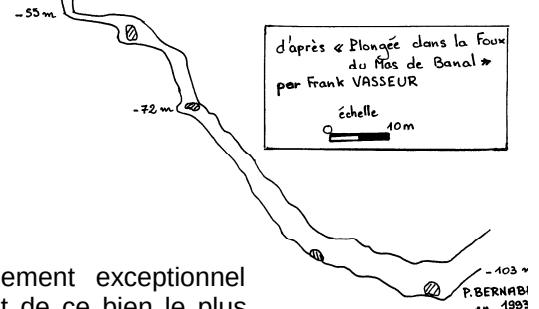
Ainsi va la vie de **La Foux**, quelque fois si joyeuse et démonstratrice mais, le plus souvent dissimulée au plus profond d'un puits sans fin.

Bien des plongeurs ont tenté de percer le mystère de cette cavité aquatique au péril de leur vie. Grâce à leurs efforts, **La Foux du Mas de Banal** a délivré une partie de ses secrets. Toutefois, l'immense réseau aquifère souterrain, qui s'étendrait en aval de **La Foux De La Vernède** à **La Foux Du Triadou** en amont, ne demeure pour l'heure, qu'une hypothèse.

Un jour peut-être, le courage et la science d'un homme nous diront tout sur cette manifestation naturelle, qu'il convient de préserver de tous les excès de notre vie moderne.

L'aménagement de la décharge du Triadou, le réseau d'assainissement du camping de Montoulieu

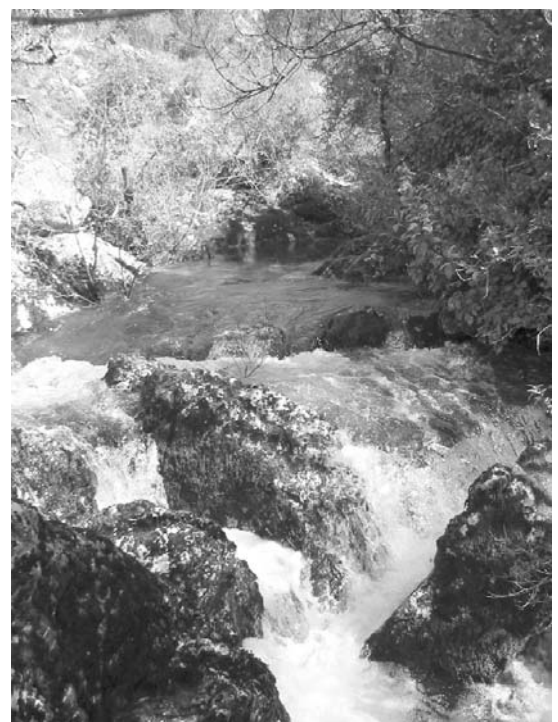
sont désormais des preuves de la prise en compte de cet environ-



nement exceptionnel et de ce bien le plus précieux sur notre planète qu'est l'eau.

Il est à noter que le site de **La Foux Du Mas De Banal** est périlleux pour qui souhaiterait s'en approcher, de plus il est situé sur un terrain privé. Il convient donc de s'enquérir auprès du propriétaire avant toute visite.

VIDAL Christophe.



Chercheur d'eau... un métier ou un don ?

Paru dans le
N°27
Octobre 1992

Lors d'une précédente émission de télévision sur l'Afrique (« La marche du siècle » de Jean-Marie CAVADA), les invités ont parlé de la sécheresse et un représentant du Niger a dit « ce qui fait la vie d'un peuple, c'est l'eau ». Quelle chance avons-nous, en France, d'avoir des réserves d'eau ! Et en particulier à Saint-Bauzille-de-Putois, pays des puits, arrosé par un fleuve côtier et au sous-sol riche en sources.

Je me suis donc intéressée au métier de chercheur d'eau.

Lorsque j'étais adolescente, je lisais avec plaisir les romans de George SAND. Elle avait vécu dans le Berry, région célèbre par ses histoires de sorciers et de sourciers. Ça se retrouvait dans ses livres. Il y avait toujours des baguettes divinatoires, magiques et des faits mystérieux.

On ne peut pas parler du métier de sourcier pour deux raisons : ce n'est pas lucratif et il faut avoir « le don » pour l'exercer. Le « pouvoir du sourcier » s'apparente sur un plan bienfaisant au « pouvoir du sorcier ». Bien sûr, la baguette ou tout autre instrument, est sûrement passive ; elle ne bouge que grâce à l'hyper-réceptivité du sourcier qui perçoit les vibrations et les forces extérieures au corps humain.

La recherche de l'eau par la baguette ne remonte pas à la préhistoire. Sous François Ier (XVI^e siècle), la baronne de Beausoleil explique avec des formules de magie, comment elle trouve des sources à l'aide d'une baguette. Plus de deux siècles plus tard, le pendule est utilisé pour trouver l'eau et calculer la profondeur du puits à creuser. Au XX^e siècle, on invente le mot « radiesthésie » qui signifie perception des radiations. La baguette

(recherche de l'eau et des métaux) et le pendule (recherche de maladies, etc...) jouent le rôle d'amplificateurs des vibrations des radiations émises par les êtres ou les choses. Vaste programme qui nous éloigne un peu du sourcier.

Le pouvoir du sourcier lui permet de localiser la nappe d'eau souterraine mais il lui est plus difficile d'en calculer l'importance et la profondeur.

Dans notre village, j'ai rencontré quatre sourciers, il y en a sûrement davantage. Ce qui est intéressant, c'est que la méthode change ainsi que l'instrument

électrophysiologique utilisé.

Monsieur Charles TRICOU se sert d'une lame de scie et d'une montre en argent. Plus jeune, il travaillait souvent à un étau placé sur une source, les tiges de métal se tordaient. Ce phénomène lui a fait découvrir ce don. Il prend une lame de scie à métaux, il tient les deux extrémités dans ses mains, paumes vers le haut, les pouces en dehors, sans serrer. Il se concentre, marche d'un pas régulier sans se presser, et au passage de la source, la lame s'incurve, il ne peut l'en empêcher, ce point passé, elle reprend sa forme initiale. Il arrive que la lame casse. Monsieur TRICOU a reçu un jour un éclat de métal dans le front, il a toujours avec lui des lames de rechange. C'est une recherche fatigante, après deux ou trois dans la journée, il est épuisé. Ses nerfs ont été sollicités et ça l'empêche de dormir.

Il opère surtout l'été et par terrain sec. La montre en argent (qui ne marche pas) et la chaîne font le pendule. Il vérifie ainsi l'endroit de la source et en détermine la profondeur. Lorsque le pendule tourne, il faut lui placer des petits cailloux dans

la main libre jusqu'à ce qu'il s'arrête d'osciller : chaque caillou correspond à un mètre de profondeur. Monsieur TRICOU ajoute : « c'est approximatif ». Il trouve l'eau à travers des couches diverses de terrain. Mais, dit-il, « pour le puisatier, les galets, c'est difficile, le sable acceptable, il vaut mieux l'argile ou la roche ».

Avant 1930, il était souvent sollicité. Les années calmes correspondent aux travaux d'adduction d'eau dans les villages. Actuellement, les gens font de nouveau appel aux chercheurs d'eau (eau plus chère, besoins de plus en plus importants).

Monsieur Robert BONNET cherche l'eau avec deux tiges en laiton de fer à souder, recourbées en L. Il les tient parallèles et horizontales. Il marche lentement, sans faire de secousses, et lorsque l'eau est trouvée, elles se croisent. Même phénomène lorsqu'il passe de droite à gauche et vice versa à l'endroit indiqué. Il arrive à suivre le réseau souterrain de l'eau en détectant plusieurs points du trajet ; et même sans y voir. Il lui faut beaucoup de concentration. L'or et certains métaux font aussi bouger ses baguettes.

Monsieur Pierre VALDEYRON se sert de deux tiges de cuivre recourbées en L. Il les maintient doucement entre le pouce et l'index, il marche lentement, les bras à l'horizontale et elles se croisent au moindre flux d'énergie. Il a la particularité de détecter des cavités, des tranchées (détection du vide, du manque de matière), des câbles électriques enfouis (dans son travail de terrassier, cela lui a rendu service) et bien sûr des sources mais aussi de l'eau dans un puits, un réservoir.

Il a fait devant moi des

expériences les yeux fermés. A la fin, il avait la chair de poule.

J'ai rencontré ensuite Monsieur Georges FABRE. Il ne détecte que l'eau qui filtre, pas l'eau dormante. Il fabrique sa baguette taillée en Y en bois de micocoulier. J'ai pensé alors à Manon des Sources et Marcel MAGNOL, la baguette était en coudrier (genre de noisetier). Monsieur FABRE peut utiliser du figuier, mais le bois n'est pas souple, il casse à l'usage. Il lui est même arrivé de faire casser la baguette de micocoulier. J'ai vu la baguette tenue à deux mains, paumes vers le haut, pouces vers l'extérieur s'abaisser vers le bas à l'endroit de la source. Monsieur FABRE n'arrivait



plus à la retenir et il avait ensuite les mains rouges tellement la pression était

forte.

Ces Messieurs m'ont raconté d'autres anecdotes intéressantes, des expériences réussies, je ne peux tout écrire mais je les remercie au nom du Publiaire. Qu'ils veuillent bien m'excuser si j'ai fait des erreurs d'interprétation.

Les scientifiques parlent du sixième sens qui permet aux sourciers de réagir aux anomalies du champ magnétique. J'ose dire que, hélas, je n'ai pas ce sixième sens car j'ai essayé sans résultat avec l'un d'eux. Vous pouvez aussi en faire l'expérience, je vous souhaite d'avoir le pouvoir... du sourcier.

Josette THEROND

Vive le jardin°

Paru dans
le N°94
Juillet 2009

A l'heure où beaucoup privilégient les circuits courts de distribution, redonnons sa valeur au jardinage, source d'économie. Je mange huit mois sur douze des salades de ma production. En mai, je me régale de radis, de petits pois. Comme cela est bon de manger en été des haricots verts, des tomates, des aubergines de son jardin. Plus tard, de déguster des pommes, des prunes, des poires, des noix peu traitées. De plus, jardiner est une excellente acti-

vité physique et la nature, source de méditation.

La nature met à notre disposition, gratuites, orties, fougères qui peuvent, une fois transformées en purins végétaux remplacer en douceur nos insecticides. De plus, ces purins n'agissent pas de manière immédiate mais plutôt sur le long terme. Patience est mère des vertus.

Jean BRESSON

MOTS CROISES Par Christian LECAM

Horizontal :

1. Il fut un grand de la scène – Bassine
2. Choux-navet
3. Enzyme – Dialecte provençal
4. Tonifiant
5. Activités peu harassantes
6. Dans le bon ordre, c'est un chiffre encourageant pour le Publiaire – Teinta
7. Enfin là – Gourmandise asiatique
8. Sordides initiales – Rangées

Vertical :

- A. Il fut aussi un grand de la scène
- B. Elles collent à la chambre
- C. Hors service
- D. Sous sol – Individu populaire
- E. Animal ou attribut pileux – Affirmation puérile
- F. Miettes ou copeaux
- G. Lettres de Ganges - Parfum
- H. Pures
- I. Sur un diplôme – Ils dominèrent un immense empire

Solution des mots croisés page 45

	A	B	C	D	E	F	G	H	I
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									

LA PHRASE DU TRIMESTRE

« Un homme sans culture est comme un zèbre sans rayures »

Mickaël JACKSON



Dans la famille des Bombycidés, papillons nocturnes, il y a le Bombyx du mûrier blanc, « père » du ver à soie, enfant du pays cévenol si l'on peut dire. Ses anciennes demeures, les magnaneries, sont partout dans nos vallées, si bien décrites par Jeury dans « La Vallée de la soie ». Pour faire connaissance avec ce

même affectueuse, après les 500 ans où il a si bien aidé les cévenols à vivre.

Malheureusement, dans la famille Bombyx, il y a un cousin franchement pénible, nous venons d'en faire l'expérience cet été chez nous : c'est le Bombyx Disparate, « Lymantria Dispar » pour les entomologistes, « Gypsy Moth » pour les anglo-saxons qui en sont aussi infestés : Gypsy Moth !...c'est le nom que Sir Francis Chichester, grand navigateur, donnait à ses voiliers dans les années 60, avec la victoire : nom d'un papillon de nuit bohème, beau programme pour un bateau, moins apprécié par les terriens ...

Raconter aux Saint-Bauzillois la nouvelle attaque de ce « disparate » présente le risque d'être ennuyeux parce que chacun de nous a pu observer à loisir les comportements de cette chenille, ses incursions dans nos chambres, ses ravages dans nos bois et les traces qu'elle va laisser tout l'hiver autour de nous. Cependant, l'oubli vient vite et ces quelques notes pourront aider notre mémoire, j'ose à peine dire « pour la prochaine fois », puisque ces invasions sont cycliques ?

15 juin, col de la Cardonille, retour de voyage ... Saint Mexis nous apparaît couleur gris cendre dans la lumière de l'après-midi. Que se passe-t-il ? Les jours suivants, tout s'explique et les ennuis commencent.

Il semble que Lymantria ait d'abord choisi les coteaux bien exposés pour s'y développer et tout dévorer des jeunes feuilles de nos chênes verts. Maintenant, la vague destructrice fait assaut dans les bois moins bien

exposés, dans un murmure de mandibules. Si les chenilles épargnent à peu près les chênes blancs, elles sont des centaines par chêne vert, sur les moindres rameaux, rongant tout. Elles tombent ensuite au sol et commencent alors leur quête pour trouver le bon endroit où se transformer en chrysalides puis en papillons. Malheureusement, ce sont souvent nos maisons qui sont choisies pour cela ... Les voilà escaladant nos murs, de préférence ceux ensoleillés, pénétrant dans nos chambres, courant sur nos plafonds, nos rideaux, se glissant sous nos tuiles : un cauchemar pour les ménagères. Difficile de les arrêter : certains ont entouré les arbres de laine de verre, où elles glissent, mis des bandes de glu, posé des rangées de boules de « naphtaline », pulvérisé des insecticides, sans beaucoup de succès, après en avoir essayé bien d'autres, depuis plus de 100 ans que les attaques de Lymantria se répètent par périodes dans nos bois.

Regardons à la loupe une de ces chenilles pendant qu'elle gigote comme un diable dans un bénitier : assez jolie la bougresse, sauf la tête blanche et noire, très funèbre !... Plus en arrière, de part et d'autre d'une étroite ligne blanche qui court d'un bout à l'autre du dos, sont disposées des paires de verrues vivement colorées : cinq bleues puis six rouges, belles au soleil. Plus latéralement, à chaque segment, il y a une grosse touffe de poils gris très fournie, qui triple la largeur de la chenille et lui procure une grande agilité.

Cette sournoise invasion rampante commence à la chaleur, vers 10 heures, et se

Le Bombyx Disparate, « Lymantria Dispar »

Ces invasions sont cycliques

Saint Mexis nous apparaît couleur gris cendre

Elles sont des centaines par chêne vert, sur les moindres rameaux, rongant tout

Bombyx là, nos écoliers ont peu de chemin à faire : après Pasteur, en 1869, ils vont à Saint-Hippolyte-du-Fort. Là, le ver à soie a son musée et l'exposition de toute son histoire, bien contée – avec l'accent – par des gens instruits et accueillants. C'est un émerveillement absolu de voir le cocon tourner et sautiller à toute vitesse sous la machine compliquée qui dévide le fil de soie. Dans notre esprit, ce papillon occupe une place amicale et

poursuit jusqu'au soir. Fin juin apparaissent sous nos génoises, en haut de nos fenêtres – et naturellement sur tous supports – de petits cylindres couleur tabac, annelés de bandes plus sombres, de 2,5 cm de long, du diamètre d'un crayon, entouré d'un écheveau lâche d'un fil brun rougeâtre : ce sont les chrysalides, enfermées dans leur cocon, passage obligé de la chenille au papillon.

Peu à peu, le sol se nettoie et l'air se peuple ! Plus de chenilles, mais des papillons par milliers, moins gênants bien sûr ! Le sexe est facile à reconnaître : le mâle vole, la femelle non (sauf en Asie). Le mâle est plus petit, très mobile, triangulaire, brun foncé. La nuit il se pose sur nos murs, les constellant littéralement ... La femelle est plus grosse, 3 cm environ, elle est blanche, elle se traîne lentement, avec discrétion. Elle émet une substance odorante pour attirer le mâle : une phéromone, substance très étudiée actuellement ...

Vers la fin de juillet, il arrive ce qu'il doit : la femelle est pleine de ses œufs, petites billes brillantes jaune orangées claires, d'un demi millimètre de diamètre, au moins une cinquantaine d'œufs. Alors elle choisit l'endroit de la ponte : c'est un moment important car c'est à cette place que les œufs vont passer six mois et subir l'hiver. On a pu observer son manège sur une vitre qu'elle avait choisi pour y pondre : spectacle curieux que ces œufs s'égrenant de l'abdomen derrière le vitrage. La femelle papillon émet en même temps une substance laineuse ressemblant à de l'amadou, presque jaune : c'est une véritable couette pour l'hiver, tache ovale et claire, reprenant la forme de la bombyx qui s'évanouit en quelque sorte, se fond dans

cette couverture qui va protéger ses œufs.

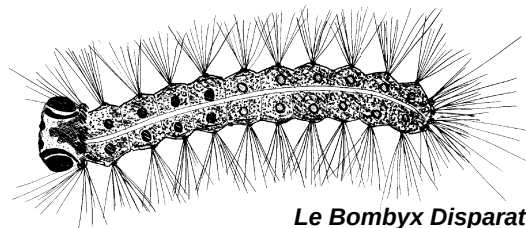
Souvent cachés dans nos arbres, nos cyprès, sous nos tuiles, ces dépôts sont parfois laissés sur nos murs intérieurs, nos fauteuils !... Ils mettent un terme à l'infestation de 2004, mais ils sont là pour nous rappeler que l'affaire n'est pas finie et que nous devons nous attendre à une nouvelle attaque au printemps prochain à l'éclosion de tous ces œufs.

Cherchons un peu à préciser ce qui nous attend.

Les attaques de *Lymantria dispar* sont bien connues depuis plus de cent ans dans de nombreux pays. Il semble qu'il soit venu d'Asie. Introduit imprudemment par un chercheur aux Etats-Unis en 1872, il s'est échappé du labo – toujours la même histoire – et a envahi les USA et le Canada. Sous son nom « Gypsy moth » il a fait l'objet de nombreuses études anglo-saxonnes.

Lymantria est bien connu et étudié au Maroc où il ravage les forêts de chênes lièges de la Mamora. Plus près de nous la Corse est aussi régulièrement attaquée, avec de gros dégâts en 1974 sur 20000 hectares.

En France métropolitaine, tout le sud connaît des attaques régionales périodiques sur un vaste territoire allant de Belle-Ile à la Bourgogne, en passant par la forêt de Tronçais plantée par Colbert pour les bateaux de Louis XIV. C'est le chêne la cible principale, plutôt le chêne sessile dans le centre, plutôt le chêne vert dans le sud. Mais *Lymantria* dévore tout : chêne liège des Landes, épicéa, mélèze, douglas d'Auvergne, charme de l'est ... Quand il n'y a plus de feuilles aux arbres, les chenilles se rabattent sur myrtilles, fougères, rosiers, arbres fruitiers et conifères. Les végétaux se défendent,



Le Bombyx Disparate

réagissent, recréant vite un nouveau feuillage : ici, dès fin juillet, les gorges de l'Hérault avaient retrouvé un feuillage tout neuf vert tendre, bienvenu après le gris cendre de juin ... Mais c'est au prix d'une fatigue de l'arbre, à ne pas reproduire trop souvent.

En Languedoc les dernières attaques ont eu lieu en 1970 – 1976, en 1980 – 1986, en

1989 – 1994, soit environ 6 ans chaque fois avec pour chaque épisode un pic

Plus de chenilles, mais des papillons par milliers

L'affaire n'est pas finie et nous devons nous attendre à une nouvelle attaque

Les gorges de l'Hérault avaient retrouvé un feuillage tout neuf vert tendre

d'activité des chenilles la 3^{ème} année de la gradation, canicule et sécheresse aggravant l'infestation.

La période est plus courte si la première année a été dévastatrice. Voilà qui promet pour nous et nous incite à la vigilance et à l'étude de tout conseil technique utile.

Car il y a des moyens de lutte plus élaborés que la glu ou nos modestes boules d'insecticide. Mais ils sont chers, difficiles à employer à grande échelle et ont leur propre toxicité comme le Diflubenzuron qui perturbe la mue. *Lymantria Dispar* a aussi des ennemis biologiques comme le « bacillus Thuringiensis », et même des virus ! Le moyen le plus commun est peut-être le

Le Calosome



Calosome (Calosoma Sycophanta), un « carabique » « grand chasseur de larves de lépidoptères, magnifique insecte aux reflets métalliques allant du vert doré au rouge cuivre » (Harant) ... Faut-il élever ce calosome, le semer partout ? La réponse est aux spécialistes.

Voici donc quelques éléments

à mettre dans le dossier de notre « hôte » actuel, le Lymantria Dispar, qui s'installe chez nous sans invitation pour quelques temps ... La lutte commence par la connaissance. Profitons aussi de l'hiver pour éradiquer autant que faire se peut toutes les taches jaunes où s'abritent des milliers d'œufs (pétrole, chaleur, insecticide), pour

tailler court les chênes verts proches des maisons, pour installer des moustiquaires peut-être aussi. Bon courage à tous en espérant raisonnablement que nos chers arbres survivront une fois de plus à ces attaques.

Bruno Granier

Paru dans le
N°42
Juillet 1996

Faut-il jeter les vieux à la casse ?

L'essentiel de la population de St Bauzille est constitué de personnes qui ont toujours vécu ici, qui se connaissent depuis l'enfance, qui ont été à l'école ensemble, qui ont connu ensemble la grande épreuve initiatique de l'adolescence, leurs premières amours, leurs premières bêtises, leurs premières épreuves.

Ensemble, ils ont connu l'entrée au travail, la maladie dans la famille ou parmi les amis, les mariages, les naissances, et les enterrements, les enfants et petits-enfants, puis le déclin de l'âge et de la vieillesse.

Le travail, jadis, il y en avait pour tous. Aujourd'hui c'est différent. Les jeunes vont au lycée ou en fac, mais après leurs études, beaucoup ne reviennent pas à St Bauzille. Et leurs « vieux » se retrouvent seuls entre eux.

Certes, quelques « étrangers » sont venus s'établir ici. Des jeunes, pour « changer de vie », comme le rappelle l'article de Patrick DOL dans le dernier Publiaire. Des moins jeunes aussi, retraités venus des villes où la vie est trop agitée à leur goût. Mais malgré un nombre d'enfant qui a augmenté ces dernières années, il reste que le plus clair des St Bauzillois est constitué de papés et de mamées. Et malgré leur air avenant, leurs sourires et leur

entrain, la vie n'est pas toujours facile pour eux. Les enfants viennent les voir de temps en temps (pas tous), et alors c'est la fête. Mais en temps normal, c'est la lente progression des rhumatismes, des problèmes cardiaques et autres. Les petites promenades après la sieste deviennent plus rares, le pas plus hésitant, on va moins loin et moins vite. A la maison, les tâches quotidiennes deviennent de jour en jour plus pénibles, on a de plus en plus besoin de se faire aider. Et là, deux solutions : l'intervention de personnes extérieures, infirmières, aides ménagères, etc... ou, à la limite, la maison de retraite avec tout ce que cela comporte de stress, de cassure morale, affective, et financière. Car ça coûte très cher : autour de 10000 F par mois... non remboursés par la sécurité sociale contrairement à la maladie à domicile ou à l'hôpital. Certes, il y a l'aide sociale, mais elle est très limitée et aléatoire. Alors si la retraite n'est pas suffisante (et c'est la cas de l'immense majorité), ce sont les enfants qui doivent payer, qu'ils soient à l'aise ou pas (c'est l'obligation alimentaire). Et s'ils ne peuvent pas, on se récupère sur l'héritage, s'il y en a ou sur la maison de famille, qui fut parfois acquise par les efforts de plusieurs générations.

Est-ce normal ? Vous êtes malade : vos frais de soins médicaux sont pris en charge par la collectivité au moyen de cette sécurité sociale, symbole de solidarité qui honore notre pays. Vous êtes vieux et incapable de vous débrouiller tout seul, alors c'est à vous de vous en sortir par vos propres moyens, si vous en avez, ou à l'aide de vos enfants ou de vos amis, s'ils le peuvent et s'ils ne sont pas trop âgés eux-même.

Il existe une autre solution possible : l'attribution à toute personne âgée devenue dépendante d'une « allocation dépendance » qui lui permette de faire face à sa situation. Une allocation automatique et non d'assistance, versée par la sécurité sociale et non par les conseils généraux, comme c'est actuellement prévu par le vague projet gouvernemental (projet plusieurs fois repoussé) et qui serait financé par une contribution générale prélevée sur tous les revenus et pas seulement sur les salaires.

Cette solution, des retraités adhérents à différents syndicats de salariés se battent pour qu'elle voie le jour. Si vous estimez nécessaire cette allocation, contactez ceux qui la demandent et participez aux actions qui pourraient vous être proposées pour l'obtenir.

Jean SUZANNE

Le pèlerinage de St-Bauzille de Putois, Agonès à Notre Dame du Suc a toujours été cher au cœur des habitants de ces deux villages. Il se perpétue depuis un très grand nombre d'années, pour prier et remercier la Vierge des Cévennes. Qu'il nous soit permis de remonter aux origines de ce pèlerinage ! Un manuscrit de 1467 mentionne St-Bauzille du Putois, parmi les paroisses allant en pèlerinage à la Sainte Chapelle du Suc. S'y rendait-elle en procession tous les ans et à jour fixe, le vœu de 1676 ne le fait pas supposer. Cette année-là une cruelle épidémie se déclara dans ce village. Un extrait de sermon d'un curé de St-Bauzille de la fin du XVIIIe siècle dépeint les terribles effets du fléau, raconte l'exode d'un jour des habitants vers le Suc et cite le vœu solennel qui fut fait dans cette mémorable circonstance. La peste faisait des ravages dans la population qu'elle décimait. Dans toutes les maisons, on voyait des malades qui souvent n'avaient que leurs parents proches pour les assister tant l'odeur était pestilentielle, les visages étaient tuméfiés et noirs, du charbon de rube. Les consuls avaient interdit de sonner le glas, pour ne pas jeter une plus grande consternation parmi les habitants. Le cimetière restait ouvert tout le temps pour creuser les fosses et laisser passer les cadavres qu'on enterrait nuitamment. Les consuls et le clergé résolurent d'aller au Suc, implorer la Vierge Miraculeuse de faire cesser ce fléau. On s'y rendit en procession, on pria avec beaucoup de larmes et de componction. A partir de ce jour on ne compta pas de cas nouveaux, et ceux déjà

atteints guérirent. Pour remercier la Vierge Miraculeuse, les consuls, le clergé et les habitants firent le vœu solennel d'aller tous les ans, le lundi de Pentecôte au Suc, en procession. De 1676 à 1876, la Paroisse de St-Bauzille, Agonès a été fidèle au vœu de ses pères. Hommes, femmes, enfants gravissent la sainte colline du Suc, le lundi de Pentecôte. En 1876, l'abbé Jacques Salagé, curé de St-Bauzille pasteur d'une haute sagesse, ayant remarqué que les pèlerins étaient moins nombreux, parce que le lundi de Pentecôte tombe presque toujours vers la fin de la saison des vers à soie, qui constituaient à cette époque, la principale richesse de la contrée, soumit le cas à l'autorité religieuse. Monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier, en vertu de son autorité, fixa le dernier lundi du mois d'août pour l'accomplissement du pèlerinage votif. Depuis deux ans, le Pèlerinage a lieu le dernier dimanche du mois d'août. Pourquoi ce nouveau changement de date ? En voici les raisons : compte tenu de la lourde charge d'un seul prêtre, lequel est responsable et curé de l'Ensemble Paroissial de Ganges, composé de 11 paroisses dont font partie St-Bauzille, Agonès ; compte tenu de la répartition des messes dans tout cet ensemble paroissial, le 19 juin 1999, en la fête de Saint-Baudille, patron de la paroisse, le conseil pastoral, de St-Bauzille uni au Père Mauzac, curé de l'ensemble paroissial a dû composer, pour garantir le maintien du pèlerinage de St-Bauzille, Agonès à Notre Dame du Suc et le fixer au dernier dimanche d'août. Cela fait deux ans qu'il en est ainsi, et le dernier pèlerinage a conservé sa

ferveur habituelle, dans la continuité du vœu fait par nos ancêtres.

Dès le matin à 6h30, la procession précédée de la grande Croix, se met en route pour aller gravir à pied, les sentiers rocailleux qui l'amèneront à la Basilique de Notre Dame du Suc. Après le salut traditionnel à la Vierge, a eu lieu une cérémonie priante, avec lectures de textes et chants. A 10h30 : messe solennelle, où un grand nombre de fidèles s'est rassemblé pour une Eucharistie pieuse et fervente. A l'issue de cette messe le père Mauzac, curé de l'ensemble Paroissial de Ganges a adressé avant son départ à Sète, de belles paroles, pour exprimer les sentiments profonds qu'il a pu ressentir avec les paroissiens au cours de ces 7 années de ministère. En terminant, il confie notre paroisse à la Vierge Marie. Après le repas tiré du sac, a eu lieu à 14h30 la Célébration Eucharistique avec le Père Itier. 18 h à St-Bauzille, rentrée de la Croix que des générations de pèlerins ont portée. Textes et chants ont clôturé la partie religieuse et c'est le pot de l'amitié qui a terminé cette belle journée qui doit se perpétuer.

Pour le Conseil
Pastoral de Paroisse
Louis OLIVIER



André FROSSARD décrit ainsi notre condition humaine : nous sommes « des individus debout sur une boule de feu recouverte d'une mince pellicule isolante appelée la Terre, et qui tourne sur elle-même à une vitesse incroyable autour d'une bombe à hydrogène, dans un espace noir INFINI... » !! On comprend que l'homme placé dans cet étrange système cherche à s'aider un peu en recueillant le maximum d'informations sur ce qui l'entoure : les « MEDIAS » répondent à ce besoin.

Il a fallu des milliers d'années à l'homme pour inventer ces moyens, ces « médias », que sont les supports de diffusion de l'information : d'abord, ces langages si nombreux qu'ils avaient abouti à l'échec de la construction de la Tour de Babel, puis, ces écritures : cunéiformes, hiéroglyphes encore mystérieux pour certains, ces chiffres où l'apport arabe a été important. Gutenberg vient, et invente l'imprimerie : les livres se multiplient... Le XIX^e, le XX^e siècles voient bientôt, avec une accélération chronologique vertigineuse, les découvertes de l'électricité, des ondes hertziennes, de l'électronique, de l'informatique ; la conquête de l'espace permet l'installation de nombreux satellites, une communication « réfléchie », si l'on peut dire. Le résultat de cette véritable révolution pacifique : jamais l'homme, dans toute son histoire, n'a reçu autant d'informations : Politique, Santé, Religion, Justice, Insécurité, Famille... un véritable Kaléidoscope se présente à lui, et comme dans cet appareil, la succession rapide des images lui donne l'illusion du mouvement... Cette soif de l'homme pour

l'information se mesure bien aujourd'hui par ce succès inouï du téléphone portable dont les métamorphoses rapides laissent parfois les gens un peu âgés. Ma petite fille se moque du mien, (pensez, 180 grammes !) acheté il y a 4 ans ! Les jeunes inventent pour s'en servir un nouveau langage bientôt hermétique : « Je t'm » ou encore plus court... La télévision n'est pas en reste : écrans plats à cristaux liquides, à accrocher au mur comme un tableau, encore hors de prix... Là aussi, le progrès galope...

L'ordinateur est aussi un merveilleux moyen de diffusion de l'information – pour ceux qui ont eu la persévérance de dompter la bête ! ... sérieux concurrent de la Poste, par ce courrier « E. Mail », instantanément envoyé à l'autre bout de la planète, il offre par « l'Internet » un champ d'informations jamais égalé. Mais, c'est un dédale où l'on se perd quelquefois, et où les « virus » attendent au coin du bois..., pour démolir tout le travail que vous avez confié depuis des mois à l'engin. Cassettes vidéo, cassettes audio, D.V.D. , ont succédé à nos « 78 tours » où Caruso chevrotait un peu, malgré sa qualité de ténor admirable. L'image, le son, sont maintenant merveilleusement transmis, la musique en particulier, c'est un plaisir d'écouter une Symphonie ou un Opéra.

Ce besoin d'information déjà fort en temps de Paix se décuple quand la guerre menace, comme aujourd'hui, à cette mi-mars. Il y a près de 60 ans (1944), un vers de Verlaine entendu furtivement à la « T.S.F. », nous annonçait une liberté prochaine – obtenue avec l'aide de nos amis alliés ! .

Aujourd'hui, nous recevons beaucoup plus d'informations, nous connaissons parfaitement les visages, les expressions, les paroles des Puissants qui décident, nous savons bien des choses sur les armements, les équipements, les systèmes électroniques, informatiques, militaires, sur la géopolitique et les motivations économiques probables, sous-jacentes, de ces manœuvres guerrières. Mais, sommes-nous plus avancés ? Comment trier cet énorme TAS d'informations ponctuelles ? Présenter une information comporte toujours une implication de la part de son présentateur ; rappelez vous Fernandel débitant sur divers tons « tout condamné à mort aura la tête tranchée » ! Il n'y a pas de quoi rire, et pourtant, il nous a fait pouffer, juste par ses façons de le dire.

Rendons hommage ici à ceux qui ont le courage de recueillir l'information là où se passe l'action, et y laissent parfois leur vie, comme ce si sympathique Patrick Bourrat, heurté par un char aux portes de l'Irak, il y a peu, et décédé d'une rupture de rate probable, piège chirurgical classique.

Devant cet immense présentoir, vaste buffet où l'homme peut désormais nourrir sa curiosité, comment ne pas avoir d'indigestion, ne pas perdre la tête ?

L'Homme a les clés de la Question en lui-même : cette clé, c'est son bon sens, son sens critique, et sa mémoire : comme le paysan sur son aire, il faut qu'il sépare le bon grain - le FAIT, indiscutable, solide - de la paille de tout ce qui n'est pas sûr, grâce au vent, au souffle de son esprit. Il faut se rappeler l'HISTOIRE, celle de notre France, celle des autres peuples, qui se

répète sans cesse parce que l'Homme est toujours mené par les mêmes ressorts depuis qu'il a été créé. Cela conduit à une analyse de la situation qui permet de se faire une opinion personnelle, souvent enrichie par les propos de nos

meilleurs amis, et les articles de fond écrits par des hommes de valeur dans nos journaux quotidiens.

Ainsi, tous ces « MEDIAS », ces moyens d'information, resteront nos serviteurs utiles et efficaces, nous permettant

de vivre et d'agir au mieux, et non des tyrans, usant et démolissant à la longue le meilleur de nous-mêmes.

Bruno Granier

Lou descambillats (ou dèsambaïa)

Paru dans le
N°48
Janvier 1998



Les surnoms font partie du folklore d'une région. Je ne parle pas des surnoms individuels qui sont le plus souvent des sobriquets plus ou moins flatteurs et plus ou moins acceptés mais des surnoms collectifs.

Ces surnoms qui nous viennent des siècles passés nous ont été transmis par le bouche à oreille, de génération en génération et ne sont guère utilisés actuellement.

Ils sont le plus souvent en langue d'Oc, cette langue savoureuse qui deviendrait une langue morte si certaines personnes avec les Calendretas n'essayaient de la faire renaître.

Dernièrement dans le quotidien "Midi Libre" il y a eu une polémique à propos de la langue d'Oc. Ainsi l'auteur d'une des lettres publiées au sujet du patois (langue d'origine latine) avait écrit à juste raison "être bilingue c'est un avantage indéniable qui aide à l'étude du français et à la connaissance des autres langues latines". Quant à moi je trouve le patois très agréable à l'oreille, c'est la

langue de nos ancêtres, ça fait partie de notre patrimoine on a eu tort de l'étouffer (c'était hélas la politique scolaire de Jules FERRY qui a fait pourtant de belles lois en tant que ministre de l'Éducation Nationale, mais n'est-ce pas un peu tard pour le faire revivre, l'avenir nous le dira.

Revenons à nos surnoms, au siècle dernier qu'ils soient collectifs ou individuels, ils ont proliféré. Dans plusieurs villages, toutes les familles ou habitants avaient un surnom. On en trouve dès le Moyen-Âge, surtout sous la réforme et les guerres de religion. Certains sont calomnieux car ils résultent de disputes entre deux groupes d'individus ou deux villages voisins. Ces sobriquets se donnaient à l'occasion d'une fête votive, d'un conseil de révision, de fêtes religieuses. Certains ont une origine historique, ou relatent un fait divers. Il faut penser au contexte de l'époque. Les gens restaient dans leur village et connaissaient les habitants des villages voisins, ils se côtoyaient, étaient souvent en rivalité. Les surnoms sont en majorité peu flatteurs, il faut en rire et ne pas s'en offusquer. C'est pourquoi il est plus facile d'accepter un surnom collectif qu'un surnom individuel.

Grâce aux chercheurs, aux linguistes on peut retrouver des listes de surnoms dans des ouvrages. Il est plus difficile de savoir depuis quand ils ont été donnés dans quelle circonstance ou pour quelle raison? Il y a des orthographes

différentes (difficulté de la transmission orale), et plusieurs hypothèses.

Ainsi :

St Bauzille de Putois *Lous*

descambillats (les mal chaussés) Un certain laisser-aller dans la tenue des habitants)

Ou *dèsambaïa* (bas qui tombent)

Si l'origine n'est pas lointaine j'aimerais penser que ça a un rapport avec le métier de bonnetier

Agonés *Péros* ((poires.

Allusion au goût pour ces fruits)

Cazilhac *Siblaïre* (siffleurs)

Causse de la Selle

Manjo-Gourgoul

(charançons)

Ferrières-les-verrières

Ramonairé (charbonniers - ramoneurs)

Ganges *Manjo-Cézo*

(mange pois-chiches)

Notre Dame de Londres

Manjo-soupo (mange soupe)

St André de Buèges

Cagavèr (coliques

vertes, allusion à un vol de raisins pas mûrs)

St Jean de buèges

Badarau (badaud)

St Martin de Londres

Nébla (étioilé, affaibli ou beaucoup de brouillard dans la région)

J'arrête là ma liste, demandez à vos grand-parents s'ils sont d'accord, ils vous ajouteront quelques bonnes anecdotes.

Josette THEROND

En évoquant le nom du village, surtout pour la première fois, on s'interroge peut-être sur le sens de Putois. Quelle est l'origine de ce nom curieux?

A plusieurs reprises, ici même, la thèse des puits à été avancée. D'autres, et non des moindres, ont écrit, voici quelques dizaines d'années, que le nom viendrait de celui de l'arbuste qui pousse dans nos bois et garrigues: le Pistachier. Enfin, tout naturellement, on pense au mammifère du même nom: le putois ou furet. Et si rien de tout cela n'était vrai? Qu'en est-il exactement?

Le Putois (mammifère).



La première idée ou image qui vient à l'esprit, est celle du mammifère du même nom, animal de la famille des mustélidés, plus connu sous le nom de furet. Mais, nous devons nous méfier des ressemblances trop faciles. Cette charmante bête, que certains prennent maintenant comme animal de compagnie, et qui servait jadis aux chasseurs pour débusquer les lapins de leur terrier, a la réputation de crier. Ne dit-on pas: Crier comme un putois! D'ailleurs, vous l'avez peut-être remarqué, les Saint Bauzillois n'ont pas ce trait de caractère; on s'y dispute bien, mais sans élever le ton. Laissons donc en paix notre furet, paraît-il qu'il n'y est pour rien. Examinons maintenant une autre hypothèse assez largement diffusée.

Le Pistachier térébinthe.

Il y a quelques années, à défaut d'étude d'ensemble sur la toponymie locale, l'hypothèse que le nom de notre Putois viendrait de ce fameux arbuste, était avancée¹, elle est encore reprise çà et là; voyons ce qu'il en est. Le Pistachier

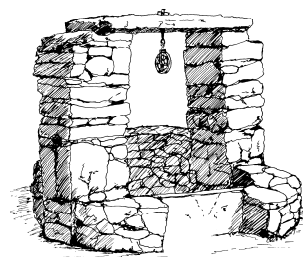


térébinthe (*pistacia térébinthus*) est très répandu dans nos bois, et garrigues; c'est un arbuste résineux, pouvant atteindre cinq à six mètres de hauteur. Il est facilement reconnaissable à son feuillage vert, tirant un peu sur le gris, glabre et caduc. Ses extrémités sont rouge-orangé au printemps et tout le feuillage s'empourpre à l'automne. Il porte des fruits/ fleurs de couleur orange virant au bleu en fin d'été, drupes peu charnues, disposés en grappes. Il dégage une odeur caractéristique quand on le coupe, ou quand on froisse son feuillage. Autrefois, par incision du tronc, on en extrayait la résine appelée térébenthine de Chio (île Grecque de la Mer Egée). Vous remarquerez une gousse sur certaines de ses feuilles; elle est procurée par un puceron parasite, le (*Pemphigella coccifera*). En ouvrant cette gousse vous y trouverez ces fameux pucerons de couleur orange au printemps, gris en fin d'été. Nous allions, dans le temps, couper les branches pour les donner à manger (*rusquer*) à nos lapins, cela leur donnait, avec le thym (*frigoule*), un goût incomparable; d'ailleurs, certains connaisseurs continuent cette pratique. Ils se régalaient de cette nourriture et ne laissaient que le bois blanchi qui servait de petit-bois pour éclairer ou réactiver le feu. Le Pistachier térébinthe est connu localement sous le nom de

(*pudis*) de l'occitan (*pudi*) et du latin (*putere*) c'est à dire, qui sent mauvais. Pour ne rien arranger, régionalement, on assimilerait (*pudis*) à putois². Son odeur est au contraire très agréable et n'a pas, ici, la connotation de "mauvaise" donnée par le dictionnaire. On ne dira pas la même chose du furet; encore que, cela soit peut-être affaire d'hygiène. D'où vient la confusion avec notre Putois? Probablement à cause d'une retranscription défectueuse à partir de ce que les spécialistes appellent l'influence paronymique (mots presque homonymes) mais aussi probablement d'une interprétation fantaisiste. Reconnaissons qu'avec l'odeur du furet et les cris du putois, il n'y a rien là de flatteur pour la réputation de notre village. L'explication est à rejeter, de l'avis même des chercheurs. Laissons le (*pudis*) croître, embellir et parfumer la garrigue et voyons maintenant ce qu'il en est de l'hypothèse la plus répandue ces derniers temps.

Les Puits.

Il y en a beaucoup à Saint



Bauzille de Putois. Mais ce constat n'est pas propre au village; il y a aussi beaucoup de puits ailleurs. Les puits et les sources étaient avec les citernes (eau de pluie) la seule façon d'avoir l'eau potable à proximité. L'eau de la rivière servait surtout pour les moulins (grain, huile), les filatures, l'irrigation des jardins et aux lavandières (*bugadières*) qui, lessive faite étendaient (*espandissaient*) leur linge sur le gravier (*gravas*) ou sur les osiers (*viges*). Ce sujet de l'eau en général et de la rivière en particulier mériterait par ailleurs d'être approfondi pour montrer à travers ses aspects historique et économique notamment, l'influence sur le mode de vie des Saint Bauzillois. Ce qui est spécifique à Saint Bauzille de Putois c'est l'abondance de l'eau, confirmée par la découverte récente de l'importante réserve de la Fous en bordure de l'Alzon et du bois de Sauzet. Car de mémoire locale parmi ceux qui ont vu cette résurgence de la Foux en pleine activité en période de fortes pluies (1958), personne ne se doutait de l'importance de la réserve révélée grâce à la spéléologie moderne. L'eau est plus que jamais un sujet d'actualité et le village tient en ce domaine une place enviable. L'eau à Saint Bauzille de Putois c'est comme une seconde nature et malgré son abondance, on continue ici comme ailleurs à creuser de plus belle pour obtenir ce précieux liquide comme si on redoutait qu'elle vienne à manquer. Il y a au moins quatre ou cinq sourciers dans le village à qui nous pourrions dédier cette devise: "*Coma las pèiras vau al clapas, l'aiga s'amassa dins qu'un trao*". Comme les pierres vont au tas, l'eau se ramasse dans un trou. Mais revenons à notre sujet. Nous avons localement, une représentation de la forme

puits avec Pouzol. C'est un mas situé sur la route allant de Saint Bauzille de Putois à Montoulieu. L'étymologie du nom est tirée de l'ancien occitan, (*Posôl*) diminutif de (*Potz*). Là aussi, la confusion est venue du fait que *Puteus*, puits en latin se rapproche de Putois. Quel est le rapport avec notre Putois de Saint Bauzille? Il n'y en aurait aucun.

Comment résoudre l'énigme.

Pour savoir d'où vient ce nom de Putois, il nous faut partir non seulement des formes du nom mais aussi des faits (actes) qui se sont déroulés tout au long de l'histoire. Des chercheurs ont compulsé les documents, ils en ont extrait, pour chaque localité, les noms de lieux caractéristiques. Ces noms, regroupés dans un ouvrage³, par famille, date, établissement, (lieu-dit, Manse ou Villa ou encore église) etc. renseigne en outre, sur les références, l'origine et l'étymologie. C'est grâce à cet important travail que nous pouvons aujourd'hui connaître la plupart des noms de lieux dont nous allons parler pour connaître un peu mieux notre histoire.

La première mention.

C'est dans le Cartulaire Gellone (ancienne Abbaye de Saint Guilhem le Désert), par un acte daté du Samedi 14 Octobre 1005, que l'on trouve mentionné pour la première fois la version de ce qui deviendra par la suite Putois. Voici un extrait de cette citation⁴ "*...infra terminum de villae que vocatur Pedoxinis...*"; Cart. Gel. P. 16. C'est à dire : " en limite de la villa (domaine) qu'on appelle Pedoxinis". D'autres ouvrages⁵, indiquent à propos du même acte, la date de 999. Ce décalage dont nous aurons peut-être un jour l'explication,

n'est finalement pas très importante à l'échelle du millénaire, surtout si l'on considère qu'un acte n'est que le constat d'une situation plus ancienne. Quelle est la plus antique des appellations, Saint Bauzille ou Pedoxinis? Un fait pourrait nous éclairer; hélas, l'auteur qui le rapporte ne le date pas. Il s'agit de la donation (restitution?) par Bernard fils de Bérenger comte de Melgueil de "l'église de St Bauzely dans le terroir d'Agonez" à l'évêque Ricuin.⁶ Ce fait, non daté, est à situer entre 975 et 999. Faut-il y voir l'origine de l'appellation de "Coste Bernadonne" retrouvée sur un plan aux armoiries de l'évêque daté de 1786?⁷ Mais revenons à l'acte de 1005. Voici le titre de l'acte, tel que nous le rapportent les auteurs du Cartulaire de Gellone

" DONATIO MANSI
<PLAGIAS> IN COMITATU
SUBSTANTIONENSE, ET IN
VIGARIA AGONENSE MANSI
JUXTA VILLAM
<PEDOXINIS> ET VILLAE
<APPENNARIAE>, A DIDA
FEMINA"

C'est la donation faite à "Dida fémina" du mas de la Plage, dans le Comté de Substantion, et la Viguerie d'Agonès. Cet acte nous fournit de précieux renseignements qui mériteraient d'être approfondis. L'époque est celle du règne de "Rothberto rege", (Robert-le- pieux 996-1031). La Plage (le versant), c'est le Mas qui est à gauche en allant de Saint Bauzille de Putois à la Rouquette. C'est en précisant les limites de ce *mansi* (résidence, exploitation) que *Pedoxinis* apparaît comme limite sud. A l'ouest c'est le milieu du fleuve "médium flumen" avec ses deux moulins. Il s'agit probablement des vestiges de nos deux moulins à l'entrée de la Combe. Celui du Moulin Neuf (canoës), qui reste encore debout, qu'on appelait

Moulin de l'Onde et qui a cessé de fonctionner, comme moulin à blé à la fin du 19e siècle avec la famille Cambacédès. L'autre, deux cents mètres en amont, dit Moulin Vieux, qu'on a malheureusement laissé démolir (il était debout encore dans les années 1980) Il n'en subsiste que les restes de chenal; remarquez les pieux immergés plantés dans la roche.

De Pedoxinis à Putois.

Comment de Pedoxinis le nom a-t-il pu se transformer pour aboutir à Putois? Cette évolution sur une aussi longue période est probablement le fait de transcriptions peu rigoureuses à partir d'une transmission orale, dans un contexte d'évolution linguistique. Ainsi sur cette longue période, relève-t-on plusieurs dizaines de formes différentes. Nous n'en citerons que quelques-unes pour analyser l'évolution: De (*Peduci*), (**Pedussio**) au 12e siècle, en passant par (*Pesues*) (*Peduzis*), ou encore, (*Bezueies*), bref nous arrivons au 16e siècle avec notre fameux (**Pedu(s)sio**). C'est à cette même période que nous voyons apparaître (*Petueys*), (*Petoys*), qui seront les ancêtres immédiats de (*St Bausile d'Araus*) ou de **Putois**, milieu du 18e siècle. A la révolution, le village s'appellera, (*Belherault*).⁸

Cette énumération, nous permet de constater que la forme qui revient le plus souvent est celle de (**Pedus(s)ius**). Elle apparaît très tôt (12e siècle) et se maintient relativement tard (16e siècle). **Ce n'est que vers 1740 qu'on relève notre Putois actuel.** Remarquons que la forme (*Peteys-oys*) apparaît un peu après l'obligation faite par François 1er (1515-1547) d'employer le Français à la place du Latin.

L'homme appelé *Pedusius*.

Ainsi, avec (**Pedusius**) nous tenons le bon bout. Nous savons que l'acte du cartulaire de Gellone (1005) indiquait "*villae que vocatur*", domaine appelé Pedoxinis. Il s'agit tout simplement du nom du propriétaire. Pour de nombreux villages, nous retrouvons le même schéma. Nous avons ici plusieurs exemples de ces implantations de "*villae*" ou domaines gallo-romains, tel le hameau de Valrac (valérius). Une personne s'installe, avec le temps le domaine prend le nom du propriétaire/exploitant, il se développe, devient village ou même ville, survit tel quel, ou encore, disparaît, cela dépend de nombreux facteurs qui souvent nous échappent. D'autres noms ont pour origine le caractère des lieux comme par exemple la Sauzède, lieu planté de saules etc..

L'empreinte Gauloise.

Maintenant que nous savons qu'il s'agit d'un nom de personne, inutile d'aller chercher ailleurs d'autres explications. Et pourtant nous restons sur notre faim. Qui était cette personne? Ou tout au moins, que signifie ce nom? Une fois encore, il nous faut faire appel à la science et notamment aux spécialistes de l'anthroponymie. Avec les toponymistes Ils nous enseignent trois choses aux quelles nous adhérons, jusqu'à preuve du contraire, et en guise de conclusion. La première est que la "*Villa que Vocatur Pedoxinis*" était un **domaine gallo-romain**. La seconde, que (**Pedoxinis**) devenu (**Pedusius**) est un **nom d'homme**, d'origine probablement gauloise; si l'on considère la première partie du nom (déterminant), le suffixe est latin. La dernière enfin, c'est que nous ne savons rien de l'étymologie du nom. Dans une autre étude Frank R. Hamlin⁹ relève que plusieurs noms à thème gaulois comme Brissac, Coupiac, Issensac pour la même commune, se retrouvent près de la haute vallée de l'Hérault. ce qui fait dire à cet auteur "*Ailleurs, dans l'Hérault, les colons romains semblent avoir eu affaire surtout à des peuples pré-celtiques; mais ici, l'empreinte des Gaulois est indubitable*" Avec son fameux (*Pedoxinis*) devenu Putois, Saint Bauzille de Putois a la particularité d'avoir un nom unique et original. L'écrire en entier connaître et diffuser son origine c'est contribuer à la connaissance historique. Ainsi nous serons en mesure de préserver cet élément primordial de notre patrimoine culturel, le Nom de Saint Bauzille de Putois.

M.Y. Caizergues; Sept.1997.

¹ G. Combarrous: *Index de noms de lieux et de Personnes dans le Cartulaire de Gellone*, p. 97.

² Alibert Louis; *Dictionnaire Occitan-Français*; I.E.O.

³ Frank R. Hamlin : *Les Noms de Lieux du Département de l'Hérault*; Lacour Editeur.

⁴ *Cartulaire de Gellone* P. Alaus, l'Abbé Cassan, E. Meynial; J. Martel, 1897.

⁵ Frank R. Hamlin: *Les noms de lieux...*

⁶ Ch. d'Aigrefeuille: *Histoire de la Ville de Montpellier T3* P. 21 Lacour Editeur.

⁷ Archives Départementales de l'Hérault: G 1654.

⁸ Jean Sagnes, Michel Peronnet; *La révolution dans l'Hérault*, p. 99.

⁹ Frank R. Hamlin; *La toponymie Gallo-Romaine de l'Hérault dans Mélanges de Philologie Romane offerts à Charles Camproux*, T2, p.915; C.E.O. 1978.

Petite histoire de la Grotte des Demoiselles

Le plateau du Thaurac est percé de nombreuses cavités, dont la grotte des Demoiselles est la plus vaste et la plus riche en concrétions. Elle s'ouvre, à 3,70 mètres d'altitude, par un aven en forme d'entonnoir, sur des chambres, des galeries et, surtout, une immense salle de 120 mètres de long, 86 mètres de large et 52 mètres de haut. La paroi de la falaise sud du Thaurac surplombe, de ses 83 mètres, l'entrée actuelle de la grotte.

Mise à part la présence d'une faune cavernicole, pratiquement aucune trace d'occupation animale ou humaines n'ont été retrouvées ; ce qui n'a donc jamais donné lieu à des fouilles archéologiques.

Bien que l'aven fût certainement connu depuis des temps très reculés, ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'une véritable exploration fut entreprise. La première mention officielle date du 7 juin 1780. Ce jour-là, un petit groupe mené par le sieur LONJON, juge des gabelles, et son fils, curé à St Bauzille, tenta l'aventure. Cependant, après une heure de marche d'approche par de rudes sentiers, ces pionniers, chargés de cordes, d'échelles, de flambeaux, de provisions, ne firent qu'une ébauche de reconnaissance dans la partie située sous l'ouverture naturelle, sans pénétrer plus profond dans la grande salle.

Néanmoins, la saisissante beauté du spectacle leur donna envie d'aller plus loin : ils décidèrent donc de préparer, sans tarder, une seconde expédition, mieux équipée en hommes et en matériels. Et le 15 juillet de la même année, quatre notables, accompagnés de paysans et de domestiques, réussirent à explorer, pour la première fois,

une partie de la grande salle. D'après le curé LONJON, une relation de cet événement aurait été présentée à l'Académie de Lyon, puis publiée et consignée dans l'Encyclopédie.

La route ainsi ouverte, le goût du pittoresque et du dépaysement vont provoquer, au XIX^e siècle, dans les milieux intellectuels et bourgeois, un véritable engouement pour le « tourisme sportif ». De nombreuses expéditions se succédèrent, très souvent conduites par les membres de la famille CHANSON qui furent des guides appréciés par « ces messieurs en costumes », téméraires touristes, visiteurs de cavernes et amateurs de sensations fortes.

A la fin du XIX^e siècle, la grotte sera l'objet d'une exploration méthodique par Édouard Alfred MARTEL. Il effectuera plusieurs campagnes de recherches à partir de 1884, en compagnie d'autres pionniers de la spéléologie (dont Armand VIRE, découvreur de « l'aven Armand »). Ce n'est qu'en 1897 qu'il atteint le fond de la grotte (-90 mètres) et mesure la hauteur de la grande salle.

Au début du XX^e siècle, l'augmentation des visiteurs va conduire les responsables à envisager les aménagements qui permettront l'ouverture de la grotte à un large public, dans des conditions de confort et de sécurité accrues. Ainsi, en 1922, est fondée la « Société des Sites et Monuments du Languedoc », sous la présidence du Vicomte Hugues de Rodez de Benavent et de messieurs Lubac et de Grully ; société qui va contribuer efficacement à la mise en œuvre de travaux de grande envergure. Le

perçement d'une entrée artificielle au pied de la paroi du Thaurac, et l'accès à la partie centrale de la grotte par un chemin de fer électrique, circulant dans un tunnel de 160 mètres de long à très forte pente (36%), sont les éléments les plus spectaculaires de ces vastes travaux. C'est en 1931 qu'eut lieu l'inauguration de l'ouverture au grand public.

Après MARTEL, deux autres campagnes furent entreprises pour essayer de découvrir de nouveaux réseaux : l'une en 1930, dirigée par Robert de JOLY, ne donnant aucun résultat ; l'autre, au début des années 1970, organisé par le Groupe Spéléologique de l'Université de Montpellier (GSUM). Celle-ci permit la découverte d'un puits de 15 mètres faisant suite à la grande salle. De là, après désobstruction de l'accès, plusieurs galeries et salles nouvelles ont été inventoriées.

Mais le mystère a perdu de son intensité. Le magique s'est évanoui pour laisser place au rationnel. Le spéléologue n'est plus confronté qu'à d'ordinaires problèmes techniques ou scientifiques.

Plus de fantastique, ni d'envoutements : les fées sont au chômage ! Les demoiselles de la légende sont désormais parties, ne laissant derrière elles que la réalité : puits et chatières, gouffres et éboulis, calcaire aux formes stalagmitiques sculptées par l'érosion de l'eau.

Et pourtant, il paraît que certains soirs d'orage, au moment où le guide éteint les derniers projecteurs, d'étranges bruits viennent troubler le silence des ténèbres profondes...

Patrick DOL



Paru dans le
N°22
Juillet 1991

Ces lavandières du début du siècle dernier avaient un côté folklorique très sympathique de par leurs incessants va et vient, chargées de corbeilles d'osier débordantes de linge multicolore.

Je vous invite donc à vous replonger quelques instants au bord des eaux limpides de notre beau fleuve Hérault.

Elles étaient nombreuses à se retrouver sur les berges, le printemps venu, à emprunter les sentiers bordés d'orties et de boutons d'or, de la Coste au pont suspendu et même jusqu'aux Sauzèdes.

A l'époque où l'eau courante n'existait pas encore, il fallait bien faire la « bugade » !...

Certaines « lavaient pour le monde » mais la plupart le faisaient pour la famille. Ces vaillantes femmes se mettaient à genoux sur un coussin de fortune et frottaient vigoureusement le linge sur une large pierre plate préalablement bien nettoyée. Souvent elles faisaient appel aux hommes pour aménager un lavoir quelquefois éphémère en considération des éventuelles crues. A la sortie des gours, dans un petit courant de préférence, on arrangeait un plan d'eau assez large, à intervalle régulier, on plaçait des pierres plates. La laverie était opérationnelle !

Les « bugadières » comme on les appelait en occitan arrivaient avec la corbeille de linge sale, la fameuse pierre de savon de Marseille, elles sortaient la brosse et le battoir, pliaient en quatre leur tablier en guise de coussin avant de le déposer sur une pierre plate. Quelquefois les jeunes lavaient directement sur la pierre mais c'était plus rare évidemment ! Elles

trempeaient le linge, le savonnaient, le frappaient à grands coups de battoir, le rinçaient et recommençaient l'opération en frottant énergiquement au moyen de la brosse à chiendent.

Ensuite, elles le lestaient dans le courant au moyen d'un ou plusieurs galets afin de le rincer abondamment au gré du fil de l'eau claire.

Une fois le panier vide, la lessive achevée, elles retiraient le linge, le tordaient pour l'essorer ; de l'aide était nécessaire, bien entendu, lorsqu'il s'agissait de draps rendus très pesants par le poids de l'eau.

Les salles de musculation et de gymnastique n'existaient pas à cette époque-là, mais ces courageuses personnes du sexe soi-disant « faible » ont démontré depuis l'aube des temps (n'en déplaise aux misogynes) que c'était loin d'être prouvé...

Après l'essorage, elles étendaient les draps sur les galets brûlants en les étirant aux quatre coins, elles les calaient ensuite avec de grosses pierres. Cette technique permettait un séchage rapide tout en évitant un fastidieux repassage. Quelquefois, le petit linge séchait sur les viges, ces arbustes aux feuilles allongées, de couleur vert-gris, dégageant une odeur particulière le long des rives de l'Hérault. Ces dernières sont représentatives de toutes nos escapades d'enfant et d'adolescent, sans épiloguer là-dessus, beaucoup d'entre vous allez vous remémorer tout ça !...

Cessons de rêver, revenons à notre linge. Ce linge sentait « le propre » comme l'on dit chez nous dans le Midi, une odeur caractéristique de

savon de Marseille additionnée des parfums de vives et parfois de menthe sauvage.

Ces dames devaient avoir une santé à toute épreuve car, même en considérant le côté bucolique de la situation au regard du superbe environnement, il fallait bien assumer quel que soit le temps...

A défaut de lavoir municipal, la « rivière » était un lieu de convivialité pour ces personnes qui se retrouvaient plus ou moins nombreuses suivant les périodes et les lieux. Les mains rougies, le teint halé, le verbe haut parfois, elles se racontaient des histoires, les ragots du village, leur condition pas très enviable il est vrai, à cette époque-là. Pas question pour un baigneur, enfant ou adulte, de troubler l'eau de ces dames car il s'en suivait en général un cataclysme verbal d'une puissance phénoménale !...

Je me souviens des dernières « bugadières », dans les années soixante. Un petit sentier nous permettait d'accéder au bord de l'Hérault, sous le quartier de l'Auberge, où nous pouvions encore assister à une « bugade », occasionnellement. Les machines à laver n'équipaient pas tous les foyers, certaines personnes, soit par choix personnel, soit par nécessité, ont perpétué cette coutume ancestrale bien plus longtemps. La grand-mère de mon épouse, Marie ISSERT, habitait un petit hameau blotti contre le rocher du Thaurac appelé La Coste. Malgré son âge avancé au moment où je l'écoutais retracer ses souvenirs, elle gardait toujours un sourire et un brin d'humour en réserve. Elle me

racontait, il y a un quart de siècle déjà, ses rituelles et harassantes randonnées, chargée comme une mule de linge et de divers accessoires en direction de l'Hérault bien en contrebas dans la vallée. Une fois descendu et lavé, il fallait bien le remonter, la plupart du temps encore mouillé !...

Les habitantes de La Coste du haut avaient certainement le « jarret » ferme mais au prix de combien d'efforts et de va

et vient incessants par des chaleurs torrides où même les cigales en oubliaient parfois de chanter. L'hiver, ce n'était guère plus engageant car il fallait souvent y descendre par des températures interdisant à un canard de se jeter à l'eau !...

Le progrès bien heureusement est passé par là, les machines à laver sont devenues indispensables voire incontournables. Sans prendre aucun risque je peux

affirmer que c'est l'avancée la plus utile et la plus appréciée des femmes et de nos jours des hommes par conséquent.

Vive donc le progrès lorsqu'il soulage la peine, mais qu'il devait être bon de se glisser dans des draps parfumés de savon de Marseille, de vives et de menthe sauvage !...

Fabien Bouvié

La croix de « ST MECISSE » : un peu d'histoire

Cette croix se trouve au sommet du rocher de l'Embusquet (petit entonnoir) situé sur la commune d'Agonès, dominant la vallée de l'Hérault. A cet endroit se trouvait jadis un monastère ainsi que la résidence du seigneur des lieux.

Qui est St Mécisse ? Qu'est-ce que cette croix qui porte son nom ?

Aux environs des années 1926 – 1927, j'eus l'occasion de lire chez mon cousin le chanoine Poitevin, alors curé de Brissac, certains documents où il était question de cela. St Mécisse (St Mexeis en patois) est le nom d'un bois semi-communal de la commune d'Agonès. D'où vient ce nom ? Car le saint qui l'aurait porté n'a, en fait, jamais existé. Mais le seigneur régnant sur la région avait sa résidence au sommet du rocher.

Il fit construire le château de Brissac pour en faire sa nouvelle résidence, ainsi que les églises de Brissac, d'Agonès et de St Étienne d'Issensac. Lorsqu'il quitta les lieux, vers les années 1180, il fit don de certains privilèges aux habitants du village d'Agonès et de la Vielle (résidence de son fermier régisseur), à savoir le droit de

passage pour les bêtes, du 15 novembre au 15 septembre (se réservant pour lui les deux premiers mois à la descente de la transhumance) ainsi que le ramassage des bois dit « bâtards » (buis, cade, térébinthe), les coupes de chênes restant sa propriété. En reconnaissance de cela, les habitants d'Agonès appelèrent les bois St Mexeis, du nom de leur seigneur. Ils construisirent, sur le chemin qui va d'Agonès à Ganges et qui traverse ce bois, un modeste abri de berger surmonté d'une croix, qu'ils appelèrent « Croix de St Mexeis ».

Cette croix existait encore en 1917. Je me rappelle que ma mère me faisait faire le signe de la croix lorsque nous y passions pendant la guerre de 14 – 18. Si vous empruntez ce chemin aujourd'hui, au point culminant qui domine le bois, vous y verrez un tas de cailloux. C'est tout ce qui en reste.

Par la suite, le dernier des seigneurs ayant habité Agonès, Léon d'Ago (d'où le nom du village : Agonès) n'ayant qu'une fille, il la maria avec un « de Roquefeuille », aïeul de Rodez Benavent. Puis, le comte de Rodez Benavent, qui en était

propriétaire jusqu'à la guerre de 14 – 18, échangea ce bois avec M. Olivier (grand-père de M. Causse) contre un autre bois que ce dernier possédait à Cazilhac.

Que devint la croix de St Mécisse pendant ce temps ?

Jusqu'en 1928, au même endroit, il existait une croix en bois qui désignait l'emplacement de l'ancien monastère, que j'ai toujours entendu nommer « croix de l'Euzière », du nom du bois où elle se trouvait. A cette époque, M. Jules Audibert, alors propriétaire des lieux et maire d'Agonès et M. Louis Olivier, grand père de M. J. Causse, maire actuel, décidèrent de faire construire une croix plus grande, capable de résister aux intempéries. C'est ainsi qu'ils en confièrent l'œuvre pour la charpente à M. Chaliar (dit le Caporal), serrurier, et c'est M. Ginestier, maçon, qui la mit en place et en fit la finition en coulant du béton entre les poutrelles.

Et, au cours de l'été 1928, cette croix fut bénie par M. le chanoine Poitevin, curé de Brissac.

Léon POITEVIN

*Paru dans le
N°19
Octobre 1990*

Leur présence sur les bords de l'Hérault n'étonne plus personne. Pendant des millénaires, ils ont exercé leur activité près de notre rivière. En 1929, ils ont failli disparaître, mais grâce à Aimé et Jean TRICOU, leur tradition a pu être maintenue... Ce sont les ORPAILLEURS DE SAINT BAUZILLE.

"De l'or et des chercheurs d'or à Saint Bauzille, il y en a toujours eu", disait mon père Jean TRICOU, chercheur d'or lui-même et collectionneur de documents concernant l'or et l'orpaillage. C'est en grande partie grâce à cette collection, à ses "Mémoires d'un orpailleur" (non publiées) et au "Journal des recherches minières à Saint Bauzille" que tenait mon oncle Aimé TRICOU, que je peux écrire cet article.



L'OR : UN METAL REMARQUABLE.

L'or est presque aussi vieux que notre planète. On le rencontre partout sur terre et dans les mers. On a calculé que l'écorce terrestre le recèlerait à raison d'environ un centigramme à la tonne, les océans, de un à dix milligrammes au mètre cube.

Il se présente sous deux formes :

- les filons, qui se trouvent dans le sous-sol et ont des dimensions variables, de quelques millimètres jusqu'à deux mètres de large ;
- les placers, qui sont des gisements alluvionnaires superficiels (dépôts formés de débris de roches, sables, galets arrachés par les eaux aux montagnes). L'or y est mêlé à divers matériaux lourds.

Sur terre, on rencontre l'or, soit à l'état natif, soit combiné à d'autres métaux. Même à l'état natif, l'or n'est jamais complètement pur.

L'or natif se présente sous forme de grains ou

pépites, sous forme de paillettes ou de poudre, laquelle n'est que de la poussière de pépites. Les pépites ne pèsent le plus souvent que quelques grammes ou quelques dizaines de grammes. Pépité provient du mot espagnol signifiant pépin, car la dimension des pépites n'excède en général pas celle d'un pépin de fruit. Toutefois, il faut signaler que la fameuse pépité d'Holtermann, découverte dans un filon en 1872 en Australie, pesait 285 kilogrammes. A Saint Bauzille l'or se rencontre à l'état natif dans les gisements alluvionnaires de la rivière. On profite de sa très forte densité pour le recueillir par des procédés de lavage. Il se présente le plus souvent sous forme de paillettes (il en faut 15000 environ pour obtenir un gramme d'or !), très rarement sous forme de pépites. A ma connaissance, la plus lourde découverte ces dernières années pesait 8/10 de gramme. Au XVIIIème siècle, on en aurait trouvé une d'une demi-once soit 15 grammes environ.

En 1977, mon père a fait titrer l'or de Saint Bauzille. Il est à 21 carats.

L'OR ET LES HOMMES.

L'histoire de l'or se confond avec celle de notre planète, de notre pays, de notre région, de notre village.

L'attrait de l'homme pour l'or a débuté il y a vraisemblablement sept ou huit millénaires. De tout temps, les peuples ont vénéré le métal précieux, qu'il s'agisse des Égyptiens, des Incas ou des Hindous. L'adoration du Veau d'Or par les Hébreux en est l'illustration la plus connue.... C'est probablement en Égypte que débute l'histoire commune de l'homme et du

- OR -

Symbole : Au. Densité : 19,3.
Température de fusion : 1063°C.

Il ne s'oxyde ni dans l'eau, ni dans l'air.

On le trouve uni à des métaux comme l'argent, le cuivre ou le nickel, ce qui différencie les ors blancs, jaunes ou verts. On l'extrait par lavage, lixiviation (mélange d'eau et de corps gras) ou par traitement chimique : chloruration, cyanuration, amalgamation (emploi de mercure). L'or est un métal très malléable : on peut obtenir des feuilles de 1/10 000 de mm d'épaisseur, avec 1 gramme d'or on peut obtenir une feuille de 1 m² de surface. Ce métal est également très ductile : avec un gramme d'or, on a réussi à étirer un fil de trois kilomètres.

Titrage : détermination des quantités de certaines matières contenues dans certains mélanges.

Carat : Quantité d'or fin contenu dans un alliage de ce métal, exprimé en vingt-quatrième de la masse totale. 24 carats correspondent à l'or pur (1000/1000).

D'après le titrage du 14 janvier 1977, l'or de Saint Bauzille est à 878/1000 soit :

$(24 \times 878/1000) = 21$ carats.

Le carat est le fruit du caroubier dont les graines (de poids toujours constant) servaient d'unité de mesure pour les pierres et les matières précieuses aux marchands dans les bazars de l'Antiquité. Il est maintenant utilisé comme mesure de titre pour indiquer la teneur d'un alliage en or fin.

métal jaune, car le pays était riche en or. Quand le pharaon meurt, on l'enterre avec des objets en or. L'Afrique sera souvent, au fil des âges, le plus grand pourvoyeur d'or. Jusqu'à la fin de l'Empire Romain, environ 500 ans après J-C, le monde va produire un peu plus de 10000 tonnes d'or. Deux pays européens tiendront ensuite la vedette : la Péninsule Ibérique : 1850 tonnes, et la Gaule : 580. La Gaule d'avant l'occupation romaine était un pays riche en or. On y extraira en moyenne 10 tonnes d'or par an. Cette richesse n'est pas étrangère à la décision des Romains de conquérir notre pays qu'ils nommaient alors : "Gallia aurifera". De même, lorsque Christophe Colomb traversa l'Atlantique, et découvrit l'Amérique en 1492, il n'avait pas d'autre but que de chercher une nouvelle voie maritime pour ramener de l'Orient l'or et les épices. L'or surtout. "Trouvez de l'or, humainement si vous le pouvez, mais quoi qu'il en coûte, trouvez-en". Telle est la consigne que donne le roi Ferdinand à Christophe Colomb. Pour en revenir à notre pays, de nombreuses rivières ou localités doivent leur nom à l'étymologie de l'or (aurum en latin) : Orvilliers, Vallauris, Ariège (Aurigérac : qui porte l'or) Aurillac (auri lacus : lac d'or), l'Orb. Arauris (qui charrie l'or) et Eraut sont les deux anciens noms du fleuve Hérault... Voici ce qu'écrivait Diodore de Sicile il y a 2000 ans : " En érodant le flanc des montagnes, les fleuves amoncellent des alluvions et des sables pleins d'or. (...). Il y a beaucoup d'or dans la Gaule que les indigènes recueillent sans peine... ". Il allait jusqu'à prétendre que les Phéniciens en trouvaient tellement dans le sud de la Gaule qu'ils pouvaient en forger les ancres de leurs vaisseaux. Les Phéniciens... justement, l'érudit gangeois Fabre d'Olivet notait dans son œuvre "Mes souvenirs" que le mot Cévennes est formé de deux mots phéniciens qui signifiaient "Le Rocher des Richesses". La ville de Ganges s'appelait en

phénicien Ganzi, nom qui exprime littéralement "Le lieu qui renferme le Trésor". Quelques temps après, Ganges prendra le nom latin de Agantippus qui veut dire mot à mot "L'enclos qui renferme l'or". Une rue de Saint Bauzille porte le nom de rue de l'Agantic.

L'OR DE SAINT BAUZILLE

L'or dans les siècles passés.

Si Ganges est bien "l'enclos qui renferme l'or", Saint Bauzille est bien le pays où l'on continuera à le chercher au fil des siècles. L'orpaillage y fut particulièrement actif du Moyen Age à la fin du XIXème siècle. Les deux témoignages historiques (l'un du XVème et l'autre du XVIIIème) en sont la preuve.

"Sous Louis XI, la recherche des métaux précieux fut rigoureusement poussée. Mais on eut à lutter contre les sorties clandestines d'or et d'argent. Des lettres du général maître des monnaies pour le Languedoc dénoncent la félonie d'orpailleurs peu scrupuleux. C'est ainsi que Jean Verdier, de Saint Bauzille de Putois, s'est attaqué à quatre orpailleurs, trois de Saint Bauzille comme lui et un de Saint Laurent le Minier non loin de là, leur interdisant de fouiller deux champs qui lui appartenaient. Le Roi ordonne de s'opposer aux entreprises de ces perturbateurs qui seront traduits devant le général maître des monnaies de Montpellier" (J. Combes "La monnaie de Montpellier et les gisements d'or et d'argent dans les Cévennes au XVème siècle").

Pendant toutes les périodes de crues, les riverains de l'Hérault récoltaient l'or dans des peaux de mouton (est-ce l'origine de la Toison d'Or ?) et alimentaient les ateliers de monnaie de Montpellier.

En 1752, l'abbé Gua de Malvès publiait une "Carte des contrées aurifères des Cévennes".

En 1775, Monsieur de Gensanne, minéralogiste du royaume, en tournée d'inspection, écrit dans son "Histoire naturelle du Languedoc" : "La rivière de Cèze, l'Ardèche, le Gardon, l'Eraut charrient des paillettes d'or (...). Après avoir visité les diocèses d'Uzès et d'Alais (Alès), je passais dans celui de Montpellier. Arrivé à S. Baufille ou S. Bafille sur l'Eraut, j'y trouvais des orpailleurs qui s'occupaient à chercher des paillettes d'or le long de cette rivière ; ils m'en firent voir une qu'ils venaient de trouver qui pesaient près d'un gros (environ 4 grammes), elle était fort mince mais large. Ils m'assurèrent qu'il y avait peu de temps qu'ils en avaient trouvé une qui pesait au de-là de la demi-once (une once = 30,59 gramme). Je leur demandais s'ils trouvaient ces paillettes dans le sable de la rivière ; ils me répondirent que non, mais qu'elles se trouvaient entre deux bancs de roches qui traversent la rivière, et qu'ils ne pouvaient en avoir que lorsque les eaux étaient

basses ; ils m'ajoutèrent que s'il leur était libre de travailler sous une vigne qu'ils me montrèrent, et qui borde la rivière, ils seraient bientôt riches, mais que le propriétaire ne voulait ni pour or ni pour argent leur permettre d'y toucher..."

L'or des Cévennes et de Saint Bauzille va continuer à faire parler de lui.

En 1901 paraît un article : "La Sérane et ses mines d'or". La tradition orale perpétue l'aventure de l'or : "J'avais entendu dire par des personnes âgées qu'à la fin du siècle dernier on avait cherché de l'or au lieu dit Lou Truc sur les bords de l'Alzon, mais prenant cela pour des racontars je n'y croyais guère" (Tricou Jean en 1928). C'est ensuite le journal VU qui en 1929 après un reportage sur l'orpaillage à Saint Bauzille pose la question : "Qui sait si au lieu de financer de coûteuses expéditions dans les pays lointains et meurtriers, il ne vaudrait pas mieux nous pencher un peu plus attentivement sur la bonne terre de chez nous ?". Cette question, les dirigeants de l'Union Minière se l'était posée quelques années auparavant à propos des terrains aurifères de Saint Bauzille.

L'exploitation industrielle du début du siècle.

En 1928, la société l'Union Minière et Commerciale (rue Grange Battelière à Paris) dépêcha à Saint Bauzille un ingénieur chimiste, Monsieur Chrissment, docteur ès sciences, qui connaissait le passé aurifère de notre région. Ce chercheur qui avait prospecté en Afrique et en Guyane devait effectuer les premiers sondages. Il se fit aider dans cette tâche par mon oncle Aimé, qui tenait le café du Commerce situé à l'endroit de l'actuelle épicerie Babet.

Les premiers sondages s'avèrent encourageants. La société décida de prospecter à Saint Bauzille et dans les environs en vue d'une exploitation industrielle de l'or. En plus d'Aimé Tricou, qui fut nommé chef de chantier, cinq hommes furent recrutés : Rolland Henri, Cailar, Chaffiol Antonin, Gleize Antonin et mon père Tricou Jean. Les salaires hebdomadaires attribués étaient de 25F pour les terrassiers et 18F pour mon père.

Les frères Aimé et Jean Tricou se trouvèrent ainsi au cœur de l'histoire de l'orpaillage à Saint Bauzille.

En 1928, mon père avait 13 ans, il venait de passer avec succès son certificat d'études. Son orientation était déjà déterminée : il travaillerait dans les vignes. Et voilà qu'une heureuse opportunité se présentait à lui : devenir chercheur d'or ! Il réagit ainsi à l'annonce de son embauche : "A ma grande joie, je fis partie de l'équipe. Comme j'étais un peu jeune pour

Première rencontre.

Après ses journées, dans les vignes, mon père se rendait au Café du Commerce où l'ingénieur avait installé son quartier général.

"Un jour en arrivant, Monsieur Chrissment me fit signe d'approcher. A son air content, je me dis : "ça y est, il en a trouvé !". Mon petit Jean me dit-il, je vais te montrer l'or de ton village. Mon cœur battait bien fort. Un instant, j'ai entrevu pour notre petit pays et sa population richesse et prospérité. J'allais voir l'or qui allait nous procurer tout cela. Monsieur Chrissment me tendit la battée : regarde, me dit-il, là, dans le fond. Avidement, je regardais et ne vis rien. Où ? Eh bien, là ! Avec son doigt il me montra après une traînée de sable noir deux minuscules points d'un jaune brillant. C'est de l'or me dit Monsieur Chrissment. C'est ainsi que je fis la connaissance de l'or de Saint Bauzille..."Tricou Jean , "Mémoires d'un orpailleur".

manier la pelle et la pioche, on me désigna comme "bateyeur", c'est-à-dire que j'étais chargé de laver la terre à la battée... Les hommes creusaient un trou. Mon travail consistait à prendre de la terre à différents niveaux. Je lavais cette terre à la rivière... J'eus vite pris le coup de main et Monsieur Chrissment me fit des éloges me déclarant même : "as de la battée".

Les travaux débutèrent le 16 mai 1928. Aimé Tricou qui tenait "le journal des recherches minières de Saint Bauzille" écrit : "Ouverture des travaux - 5 ouvriers présents - Sondages aux marécages situés sur la commune d'Agonès - ouverture de la galerie A...". Plus tard "Lundi 4 juin : présents 4 hommes. Continuation de la prospection aux Châtaigniers. Le principal trou, qui atteint 3 mètres, a donné jusqu'à 40 grains à une battée. En somme résultats très satisfaisants".

Peu à peu les lieux de prospection se multiplient, un sluice guyanais, une motopompe viennent grossir l'équipement. Le cinq octobre, les travaux occupent 10 hommes : 5 au terrain de l'Évêque appartenant à Colençon, 5 au terrain Pascal à La Baoute. Au début de 1929, ce sont 18 ouvriers qui prospectent avec plus ou moins de bonheur à La Baoute, à La Vielle, au Rieutord, à La Coste, au Pont Suspendu, près des rivages de l'actuel Plan d'eau. Dans la liste des ouvriers de Saint Bauzille, on relève les noms de Calmette Pierre, Marcou, Pérez Miguel, Caucanas, Delpuech Roger, Gleize Léon, Causse Louis, ainsi que ceux précédemment cités. En fait, de nombreux Saint Bauzillois comptent un chercheur d'or parmi leurs ancêtres.

C'est pratiquement tout le territoire de Saint

Bauzille et des environs qui est ainsi sondé. Des équipes prospectent à Agonès, Laroque, Cazilhac, Sumène (autrefois Surmine), à Saint Hippolyte, Ginestous, Blancardi et même jusqu'à Saint Roman de Cordières, et jusqu'au Vigan dans l'Arre.

Mais les meilleurs résultats sont obtenus à La Baoute (terrain Pascal : mûriers et luzerne), au Truc (terrains Dusfour, Caizergues, Combet, Martial, Salençon), aux Châtaigniers, au Pont Suspendu (dans les parages du Plan d'eau actuel : terrains Malavielle, Combet), terrain de Granier au Caylar, domaine du Fesquet (excellents résultats), environs des grottes (Salon Vert ; bonne couche à 1,50m), au Pont de Sérody, au terrain de l'Évêque (Colençon) à La Coste (terrain Issert) sur la rive gauche de l'Hérault (Rieutord), à Monplaisir (terrain Mathurin) à Valrac (terrain Gay), face au barrage du Vieux Moulin (très bons résultats à 2,50m de profondeur), et enfin un point intéressant : le Tournant Brusque à Laroque.

En définitive, c'est aux Châtaigniers (en face du Moulin) et sur la rive droite du Vieux Moulin en amont du barrage que l'exploitation fut installée. Avec de gros moyens. Le matériel fut traversé sur une barque achetée à Palavas. Les dirigeants parisiens de l'Union minière qui se déplaçaient en automobile rouge, une Sizaire Frères (quel émoi dans Saint Bauzille !), décidèrent d'employer les grands moyens.

Des engins importants : un "Sub Box" comprenant une table de débouillage, un caisson mobile, le tout alimenté par une motopompe fut installé au Vieux Moulin. Un "Sptizkasten", succession de gros entonnoirs, prit place aux Châtaigniers.

Une machine imposante (grosses poutres, gros tambour de débouillage), actionnée par un groupe électrogène et spécialement conçue pour cette exploitation ne put être transportée par barque. Il fut nécessaire d'ouvrir un chemin du côté d'Agonès entre la Vielle et les Châtaigniers, au pied de Saint Mécisse. Pendant quelques temps, les orpailleurs devinrent cantonniers. Ce travail fut contrarié par le mauvais temps qui régna cet hiver-là (février fut très froid avec 20cm de neige pendant plusieurs jours).

Les gens qui empruntent ce chemin ne se doutent pas que cette voie s'appelait "le chemin de l'or".

Une fois le matériel installé, il doit être surveillé et les ouvriers se retrouvent de garde la nuit ! Aimé Tricou note dans son journal : "Situation au 20 mars 1929. Présents 10 hommes. Les essais du débouilleur continuent. On passe une moyenne de trois wagonnets à l'heure sans "pousser" l'appareil. Le travail de la tranchée devient de plus en plus pénible. Il faut avoir recours à la poudre pour continuer le travail".

Les chercheurs disposaient aussi de mercure

La belle automobile.

"Monsieur Sury était le président directeur général de l'Union Minière, en tant que tel, il fit plusieurs séjours à Saint Bauzille. Il avait une belle auto rouge : une Sizaire Frères. Cette voiture faisait l'admiration de la population. Un jour avec cette voiture, nous sommes allés prospecter dans les environs. Pelles, pioches, battées et nous (deux terrassiers et moi) installés dans la belle voiture. Le roi n'était pas mon cousin ! Je ne me rappelle plus le résultat de la prospection, mais ce qui me reste en mémoire, c'est l'invitation à dîner par Monsieur Sury à l'Hôtel de la Poste à Ganges... C'était des journées inoubliables, auxquelles je n'aurais pas osé croire l'année précédente, et qui me changeaient du tout au tout du travail languissant et monotone de la vigne !" Tricou Jean, "Mémoires d'un orpailleur".

qui a la propriété d'amalgamer l'or. Après distillation de l'amalgame, on obtient de l'or pur. A ce propos Jean Tricou remarque : "En 1977, a plusieurs reprises, j'ai trouvé des paillettes d'or en partie argentées. Je ne crois pas me tromper en disant que cet or est entré en contact avec du mercure qui s'était déversé dans la rivière en 1929. Si mes suppositions sont exactes, et vu l'endroit où je les ai trouvées, ces paillettes ont parcouru 1,5 km environ en 46 ans."

Malgré cet équipement particulièrement important, les résultats ne permirent pas à l'entreprise de continuer l'exploitation. Les ouvriers furent invités à aller travailler à La Terrasse, près du Vigan, où la société avait construit une usine pour laver le minerai de mispickel (arséniosulfure naturel de fer, qui contient fréquemment de l'or) provenant de la mine du Frayssinet . Mon père y travailla quelques temps, mais là aussi les résultats étaient trop insuffisants et l'usine ferma ses portes...

Sommeil et renouveau.

L'aventure de l'or semblait une fois pour toute et définitivement close à Saint Bauzille de Putois. Monsieur Chrissment avait, avant de partir, laissé une battée à mon oncle et une battée à mon père. Ces deux battées allaient permettre à notre histoire de rebondir...

Il y eut bien pendant la guerre 39-45, une tentative timide (commanditée par le Musée de l'Homme) de reprise des recherches. D'après le témoignage de René Tricou, qui servit de guide à ces nouveaux chercheurs, la prospection ne dura que quelques semaines.

Pendant les années qui suivirent, une ou deux fois par an, la famille Tricou se déplaçait au bord de la rivière pour chercher de l'or.

Cette tradition bien établie étonnait les voisins et les pêcheurs qui nous prenaient pour une famille de loufoques ! Il faut dire que pendant ces années-là, nous étions les seuls à pratiquer

l'orpaillage dans toute la France. Nous conservions, en quelque sorte, la flamme qui allait se raviver quelques années plus tard...

En 1970, en poste dans le Nord, j'écoutais régulièrement l'émission de Pierre Bonte "Bonjour Monsieur le Maire" sur Europe 1. Cette émission présentait chaque matin un village de notre pays. J'écrivais au producteur de cette émission en lui signalant les caractéristiques de notre village : son cadre exceptionnel, la Grotte des Demoiselles, sa bonneterie, sa cartagène et... ses orpailleurs. Après la diffusion de l'émission, les médias s'emparèrent du côté original et inconnu : la présence des deux derniers orpailleurs français. Les journaux (L'Express, l'Écho de la Mode, Le Pèlerin, Paris Match, Connaissance du Pays d'Oc etc...) évoquèrent Saint Bauzille : "Un village aux couleurs de carte postale où, dans un décor de western, les frères Tricou, sexagénaires à la voix chaude et au teint hâlé, utilisent leurs loisirs à laver les sables de la rivière" (L'Express, 1971). C'est à ce moment-là que Georges Cicut, le secrétaire de mairie, collègue et ami de mon père, l'encouragea à collectionner tous les écrits sur l'orpaillage.

Les radios dépêchèrent des reporters (Europe 1, France Inter, Radio Bleue). Enfin, la télévision. En 1971, un des numéros de l'émission "Le Troisième Œil" (l'équivalent de l'actuel "Envoyé Spécial") fut consacré à l'or. Le réalisateur Francis Lacassin confirma qu'il avait cherché dans toute la France des

orpailleurs et que les deux derniers se trouvaient bien à Saint Bauzille. La séquence sur l'orpaillage dura 15 minutes. C'est ainsi que 15 millions de téléspectateurs (il y avait peu de chaînes en ce temps-là) découvrirent notre village, ses rues, quelques figures bien de chez nous et notre fleuve aurifère.

En 1976, c'est Aimé Tricou qui eut l'honneur de figurer dans la collection : "Des métiers et des hommes" (Bernard Henri, Le Seuil). Au mois de juin 1976, une exposition consacrée à Jack London, l'auteur de Croc-Blanc et de nombreux ouvrages sur la Ruée vers l'or, eut lieu à la maison de la Radio à Paris. Les organisateurs demandèrent aux frères Tricou de bien vouloir leur prêter leur matériel. Le sluice, les battées, le débourbeur et quelques paillettes d'or de Saint Bauzille furent exposés aux yeux des Parisiens étonnés !

Le cinéma s'intéressa à son tour aux chercheurs d'or : les actualités Fox Movietone, le ciné-club de Saint Gély.

Depuis 1982, le Musée du Vigan consacre une vitrine à l'orpaillage dans la collection Arts et Traditions populaires. Les photos illustrant la vitrine ont été prises par Madame Adrienne Durand-Tullou.

De temps en temps, des articles, des reportages font encore référence aux orpailleurs Saint Bauzillois. Le dernier en date est paru dans CIVIC, le magazine du ministère de l'intérieur, en janvier 1995. Dans cet article, l'Inspecteur divisionnaire parisien Christian Baillargeat, amateur de minéraux, brosse le portrait de Jean Tricou auquel il rendait souvent visite et qui était devenu son ami...

Dès 1970, cette publicité (célébrité ?) déclencha une avalanche de visites de curieux, d'opportunistes mais aussi de minéralogistes réputés. Un jour, les professeurs et étudiants en énergie atomique du centre de Razès sont venus rendre visite à mon père pour rechercher de l'or et pour être conseillés sur le maniement de la battée. Je ne pense pas que leur visite ait été motivée par la présence de traces de zircon dans les fonds de battée. Le zircon est un minéral faiblement radioactif ! Les élèves-ingénieurs de l'École des Mines d'Alès consultaient régulièrement mon oncle.

Mon oncle et mon père ont, tant qu'ils ont été valides, montré à tous ceux qui le désiraient la technique de l'orpaillage. Ils ont même indiqué les endroits propices à la recherche. Et c'est ainsi que le nombre d'orpailleurs se multiplia... Une visite allait marquer un tournant dans l'orpaillage à Saint Bauzille et dans la France entière.

Naissance d'un nouvel orpaillage.

Un jeune parisien, Jean-Claude Le Faucheur, arriva dans notre village en 1971. Il avoua qu'il ne connaissait rien à l'orpaillage mais que cela

L'orpaillage et les lentilles.

"(...) Comme tout bon français, je dus partir faire mon service militaire. Là, pas question de chercher de l'or, mais j'ai trouvé sous les drapeaux, le moyen de mettre en pratique l'art de la battée. Voici comment : au menu, il y avait une fois, si ce n'est plusieurs fois par semaine, des lentilles. Les lentilles c'est bien bon, mais, quand elles sont mélangées avec des petits cailloux, ça ne va plus. C'était la spécialité des lentilles qu'on nous servait au RCIM à Aix en Provence. Il fallait nous voir, mastiquant doucement, d'un air soucieux, de peur de nous casser les dents. Un jour, j'ai eu une idée de génie (et pourtant j'étais dans l'infanterie). J'étais allé prendre les plats à la cuisine, c'était comme par hasard... des lentilles. Chemin faisant, pour arriver au réfectoire, je secouais le plat en tout sens afin que les petits cailloux, plus lourds, aillent se nicher au fond du plat, comme l'or au fond de la battée. Arrivé au réfectoire, je mis une fourchette sous le récipient afin qu'il ne porte pas à plat sur la table. Je recommandais de se servir en prenant le dessus du plat. Le résultat fut concluant. Mais si un goulou voulait finir le plat, il était à plaindre : il y avait plus de cailloux que de lentilles. Les tables voisines adoptèrent ce principe. Je ne dis à personne qu'il s'agissait d'un procédé de chercheur d'or car ils ne m'auraient pas cru. Le bien-être que tous les soldats en retirèrent aurait pu me valoir une distinction du Ministère des Armées..."

Tricou Jean, "Mémoires d'un orpaillageur".

l'intéressait. Mon père l'accompagna au bord de l'Hérault et pendant quinze jours lui prodigua ses conseils et lui fit connaître mon oncle Aimé. Il poussa ses recherches dans le lit de la rivière et trouva de l'or dans les alluvions récentes. C'est avec étonnement que les frères Tricou apprirent cette nouvelle. Elle bouleversait les données sur lesquelles avaient travaillé les ingénieurs de l'Union Minière qui avaient axé leurs recherches dans les anciennes alluvions. Il est vrai que l'environnement du fleuve avait été considérablement modifié par l'installation de nombreuses sablières. Sa deuxième découverte fut de comparer le travail des sablières au travail d'un sluice. Et c'est ainsi qu'il eut l'idée d'équiper les sablières de tapis qui retenaient l'or contenu dans les sables. Les résultats étaient encourageants. Les vacances terminées, le néo-orpailleur rejoignit la capitale. La surprise fut grande de le découvrir quelques mois plus tard aux "Dossiers de l'écran" dont le thème était l'or ! Il affirma dans l'émission qu'il vivait de la vente de l'or qu'il trouvait dans les rivières. Mon père en fut étonné. Il reçut quelques temps plus tard une lettre de Le Faucheur qui le remerciait de l'avoir initié, qui confirmait le fait qu'il trouvait assez d'or pour gagner sa vie. Il invitait notre famille à se rendre à Saint Girons (Ariège), lieu de ses activités. C'est vraiment au cours de ce voyage que mon père se rendit compte de l'efficacité du système que Le Faucheur avait mis au point. Il avait équipé une dizaine de sablières de moquettes et de tapis qui retenaient l'or des alluvions. Au retour de notre voyage, mon père mit à exécution ces techniques et équipa les sablières de Saint Bauzille. Ce fut la période où il trouva le plus d'or. Oh ! certes pas des dizaines de kilos comme il a été parfois dit et écrit, mais suffisamment pour la confection des bijoux de la famille et les dons aux amis.

Les tapis des sablières n'arrêtent qu'un très faible pourcentage de l'or contenu dans les alluvions. Elles ne sont pas construites pour cela. Jean Tricou a calculé approximativement la quantité d'or qui a quitté notre rivière pendant le temps où les sablières fonctionnaient en plein rendement.

La recherche dans les sablières se propagea dans toutes les régions aurifères de France avec plus ou moins de heurts et de bonheurs. En effet, les découvertes de Le Faucheur avaient bouleversé les données de cette activité qui depuis la fin de la guerre n'était qu'un agréable passe-temps.

En 1976, le livre qu'écrivit Jean-Claude Le Faucheur eut un impact considérable et suscita de nombreuses vocations dans toute la France. Mais Saint Bauzille demeura le passage obligé de tous ces nouveaux prospecteurs. "Tous les nouveaux chercheurs d'or des années 70 sont

passés par la Cèze et la Ganière après avoir rendu visite à l'un des plus anciens orpailleurs de France, personnage mythique : Monsieur TRICOU, qui résidait à Saint Bauzille de Putois..." (Guide pratique du chercheur d'or, P.-C. Guiollard 1994).

Les propriétaires des sablières furent assaillis de demandes. On leur offrit de l'argent pour avoir l'autorisation de poser des moquettes dans leurs installations. Des chiffres incontrôlables et fantaisistes circulèrent : dans le Gard, deux orpailleurs auraient, en 1978, sur trois installations récupéré vingt-cinq kilos d'or, ce qui au cours de l'époque représentait cent millions de centimes. Les jalousies s'installèrent car tous ces nouveaux initiés n'étaient pas logés à la même enseigne : certains s'étaient installés sur des sablières aux alluvions pauvres. Accessibles, les moquettes attirent les ouvriers des sablières qui prélèvent les paillettes visibles sur les moquettes. Outre ce grappillage, se développe une délinquance spécifique attachée à ces exploitations. Très vite sont apparues des équipes de voleurs et la précarité de la situation des orpailleurs sur sablières est constatée. Dans les années 80, trop de gens s'intéressent de trop près à cet or. Les propriétaires des sablières excédés par l'insécurité prennent la décision soit d'interdire l'exploitation soit d'exploiter eux-mêmes "le filon". Par ailleurs, cela a été déjà signalé, l'efficacité du procédé employé dans les sablières n'est pas parfaite. De tout l'or qui y passe, seulement un très faible pourcentage est récupéré. Alors, chacun rêve de la machine idéale. Jean-Claude Le Faucheur, mais aussi Pierre Devisme, un ingénieur à la retraite du bureau des recherches géologiques et minières

De l'or dans les pyramides de La Grande Motte.

"(...) Je prends l'exemple de l'Hérault dans le canton de Ganges où il y avait 5 sablières. Une sablière traite de 200 à 250 m³ par jour soit environ 2000 tonnes d'alluvions entre toutes. Il est très difficile d'évaluer la teneur en or à la tonne, cela peut varier énormément, mais il me semble d'après les expériences que j'ai faites que le chiffre de 0,5 g/tonne s'approcherait de la vérité dans notre canton. Cela ferait 1 kilogramme d'or qui chaque jour partait de notre rivière mélangé au sable et qui s'en allait servir à la construction du canal du Bas Rhône, à l'agrandissement de Montpellier, ou à l'édification des pyramides de La Grande Motte. Par an cela fait près de 300 kilos d'or. Les sablières ont fonctionné "à plein" pendant une quinzaine d'années, nous arrivons donc à un total de 4,5 tonnes d'or qui se trouvait dans le canton. On pourrait poursuivre et multiplier par le nombre de rivières aurifères de France. Nous arriverions bien au-delà de la production gauloise de 10 tonnes par année.

Je ne pense pas que ce que j'écris soit un jour rendu public car je craindrais que quelque puissance alléchée par ce pactole renouvelle "le coup de Jules César" !"
Tricou Jean, "Mémoires d'un orpailleur".

(BRGM), en ont expérimenté avec plus ou moins de résultats. Jean Tricou inventa la "T.R." dont les plans seront dessinés par ses deux petits-fils Fabrice Tricou et Benoît Rouvière. Hélas, pour diverses raisons, cet engin n'a jamais pu être expérimenté...

Depuis 1990, le nombre de chercheurs d'or des sablières a considérablement diminué. La nouvelle réglementation sur la restriction d'exploitation des sablières a mis un frein à l'enthousiasme et a laissé place à l'amertume. En 1995, ils sont encore une dizaine à essayer de vivre de l'orpaillage sur sablières. Leur activité se complète par la valorisation des paillettes sous forme de bijoux et l'organisation de stages d'initiation.

Une cinquantaine de passionnés pratiquent l'orpaillage régulièrement toute l'année. D'autre part, on estime que 300 personnes considèrent et pratiquent l'orpaillage comme un loisir. Ce sont les descendants des Gaulois, de Jean Verdier, de ceux qu'avait rencontré M. de Gensanne, des frères Tricou. Ils perpétuent la tradition et animent, battée en main, les rivages de nos rivières.

Depuis 1986, existe une fédération française d'orpaillage (FFOR) qui regroupe les associations régionales et organise des compétitions d'orpaillage. Chaque année, depuis 1986 se déroule un championnat de France (à Villeneuve les Avignon en 1990). Le championnat du monde est organisé depuis 1974, il s'est déroulé deux fois en France : en 1988 à Foix (Ariège) et cette année à Saint Pardoux (Haute-Vienne). Que de changements depuis le temps où seule la famille Tricou cherchait de l'or alluvionnaire en France !

DEVENIR ORPAILLEUR

(Mini-guide).

Pour tous ceux qui seraient intéressés par ce passe-temps, je vais me permettre de donner quelques indications et conseils. Ce sont ceux que m'ont prodigués mon oncle et mon père et ceux que j'ai découverts lors de mes recherches et de mes lectures.

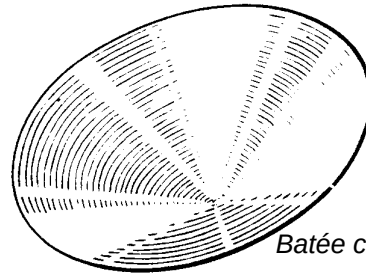
L'orpaillage n'est pas une activité compliquée. Mais encore faut-il être correctement équipé, savoir déterminer les endroits propices à la recherche, et enfin aborder cette activité avec un état d'esprit particulier.

LE MATERIEL.

Un minimum d'équipement est nécessaire pour l'orpaillage : une battée, une pelle ("américaine" de préférence), une pioche, des bottes, et selon les résultats on pourra utiliser (construire) un sluice.

La battée

La battée est l'instrument de base. Elle est soit



Battée conique chinoise

de forme conique chinoise, soit avec le fond plat : elle porte alors le nom de pan (poêle). Le pan est dans sa partie supérieure creusé d'un sillon qui fait obstacle à l'évacuation des petits grains. Le plus important magasin qui vend des battées et tous les articles d'orpaillage est situé au 46 rue du Bac, Paris VIIème : il s'agit des Etablissements Deyrolles. Le prix d'une battée de 45 cm de diamètre est de 150,00F (tarif octobre 95).

Utiliser une battée est, du moins au début, une opération assez délicate. Voici dans l'ordre les différentes opérations :

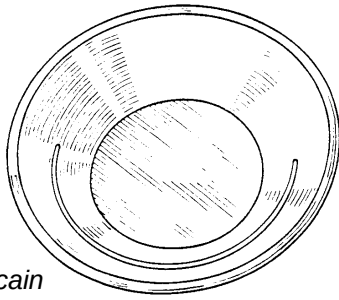
- remplir à moitié ou au trois quarts le récipient ;
- immerger le tout dans une zone d'eau calme et bien brasser de façon à débourber parfaitement ;
- secouer d'avant en arrière et de gauche à droite de façon à faire descendre l'or au fond de la battée ;
- éliminer à la main les plus gros galets, cailloux ;
- poser la battée à plat sur la surface de l'eau, et chercher à créer un courant d'eau circulaire à l'intérieur de la battée (c'est de loin le plus difficile).

Il est absolument nécessaire que l'eau pénètre dans le récipient par un côté, et en ressorte par le côté opposé en entraînant le maximum de matériaux légers (ne jamais laisser passer le courant au centre de la battée). Arrêter fréquemment le mouvement circulaire pour à nouveau secouer énergiquement et faire descendre les paillettes qui auraient tendance à s'échapper. Petit à petit on arrive au sable foncé ou jaune qui contient les paillettes.

A noter que les variations du "tour de main" sont innombrables. Mon père tournait de droite à gauche, mon oncle de gauche à droite. Cela n'a pas d'importance : "ce qui compte c'est de bien faire danser la battée" comme disait Aimé Tricou, car c'est le bon mouvement qui fait le bon "bateyeur".

Le lavage des terres à la battée est un travail pénible qui occasionne de nombreuses courbatures. J'ai vu récemment dans un reportage un orpailleur américain qui s'était fabriqué un siège spécial (une sorte de tabouret) qui lui permettait de travailler assis au-dessus de l'eau.

A la fin du batéiage, il ne reste plus que les



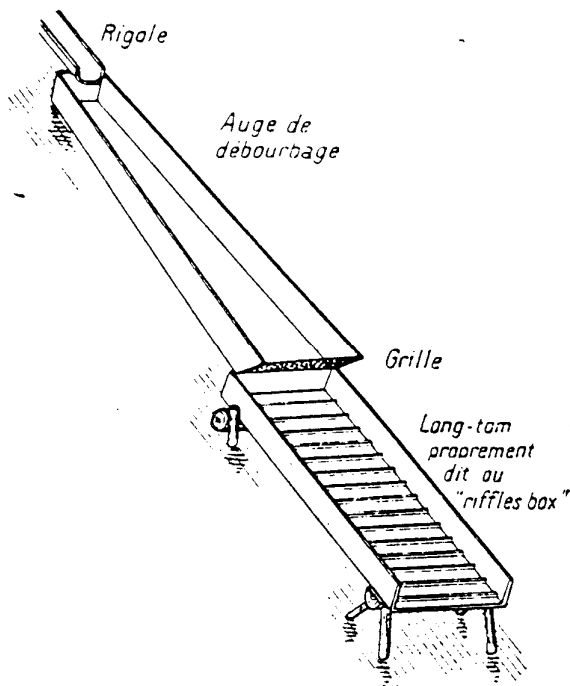
Pan américain

minéraux lourds dont (si l'on a été chanceux) l'or. On fait sécher la battée à feu doux au soleil, à l'abri du grand vent, puis on récolte le fond de battée.

Il reste alors des opérations délicates à réaliser pour isoler l'or des corps lourds qui l'entourent. Certains minéraux sont magnétiques : l'emploi d'un aimant sera donc tout indiqué. Pour le reste, c'est une question de patience et de doigté. C'est ma mère Jeanne, que mon père avait surnommée "la trieuse d'or", qui s'était spécialisée dans ces opérations (Tri, criblage, secousses, vannage).

Le sluice.

Dans certains cas on trouvera avantage à laver de plus grandes quantités d'alluvions dans un sluice, c'est-à-dire dans un canal en planches,



de section rectangulaire, dont le fond est garni d'une moquette ou d'un tapis et d'un nombre variable de petites barres ou "rifles" faisant obstacle. On règle la pente, le nombre de rifles, la vitesse du courant (il faut disposer de beaucoup d'eau). A la fin on lave le tapis (dans une comporte par exemple) et le sable obtenu est à son tour lavé dans une battée.

Les nouveaux orpailleurs ont mis au point de

nouvelles techniques. Certains utilisent un équipement lourd : le berceau californien, la pompe "Henderson", la drague aquatique (appelée généralement suceuse), les classeurs concentrateurs vibrants, etc... Les lecteurs intéressés pourront consulter les ouvrages cités en référence.

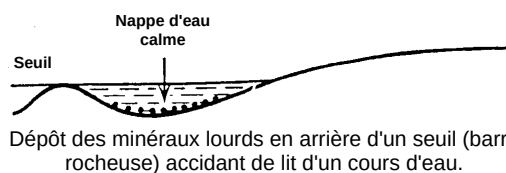
OÙ CHERCHER ?

Rappelons tout d'abord que l'or alluvionnaire de Saint Bauzille proviendrait de filons de quartz aurifères qui se trouvent dans les schistes du massif de l'Aigoual. Cet or arraché à la montagne a été transporté en compagnie d'autres minerais. Pour bien déterminer les endroits favorables, il faut connaître les principes physiques de la formation des placers. Ces principes ont été scientifiquement établis. Ils ont été formalisés (mis en équation). Je vous ferai grâce de ces lois mathématiques. Sachez que la densité de l'or (19,3 kg pour un dm^3) est le facteur le plus important. Interviennent ensuite la vitesse du courant et les configurations géographiques.

L'or est toujours accompagné de minéraux satellites qui en sont les annonciateurs. Ainsi lorsque l'on lave à la battée les terres de Saint Bauzille, on trouve l'or associé à un "sable foncé" (magnétite, hématite, monazite, cassitérite) ou à un "sable clair" (barytine, zircon). La présence importante de plomb de chasse et de pêche est à signaler.

Le transport cesse lorsque la vitesse et la turbulence du courant diminuent, c'est-à-dire dans les courbes des cours d'eau (exemples : Tournant brusque, Moulin, Sauzède) et dans les élargissements des vallées (exemple : après le Campotel jusqu'à La Sauzède). Ce transport en suspension s'effectue en période de crue (se rappeler les peaux de moutons). Un orpailleur m'indiquait que ce dernier été, il avait retrouvé de l'or dans les mêmes fissures que l'année précédente. Ceci serait bien la preuve que l'Hérault charrie encore de l'or.

Les ruptures dans le profil des cours d'eau, et généralement toutes les irrégularités du profil de la rivière constituent des points d'accumulation (exemples : au bas des retenues d'eau de Laroque, du Moulin Vieux,



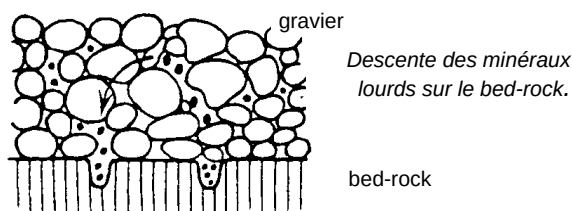
du Plan d'Eau). Les roches dures en saillie opèrent à la manière des rifles dans les sluices. Au fond des "marmites", on trouve parfois de



Bancs durs en saillie jouant le rôle de riffles naturels et retenant l'or (points noirs).

grosses pépites (Tournant Brusque).

Les fortes concentrations de minéraux lourds se situent de préférence au contact du fond rocheux, du "bed-rock", dans ses



Descente des minéraux lourds sur le bed-rock.

anfractuosités et même enrobées dans sa surface altérée. Aux Châtaigniers, sous une épaisse couche de limon, se trouve avant d'arriver au rocher, une couche d'anciennes alluvions riches en or.

D'après les sondages effectués en 1928, tout le territoire de Saint Bauzille est aurifère. Les Saint Bauzillois devraient donc avoir "le réflexe battée" chaque fois qu'ils creusent un trou. A l'occasion du creusement ou du curage d'un puits, lors de fouilles pour des fondations et systématiquement lorsqu'ils rencontrent d'anciennes alluvions. En 1929, une pépite a été découverte lors de l'arrachage d'un mûrier à Frigoulet.

Le risque est de s'enflammer rapidement lorsque l'on découvre la présence de belles paillettes qui ne sont que des particules de mica. Le mica, ou "or des fous", peut faire penser que l'on a affaire à de l'or tant l'aspect de leur paillette est similaire. Il existe deux méthodes pour les différencier. D'abord, l'or conserve son éclat métallique et l'intensité de sa couleur quel que soit l'angle d'éclairage (même à l'ombre), ce qui n'est pas le cas du mica. Ensuite on peut tenter d'écraser les paillettes : si c'est du mica, il se séparera en plusieurs lamelles.

L'ETAT D'ESPRIT.

Pour terminer cette série de conseils, je voudrais parler de l'état d'esprit dans lequel on doit aborder cette activité. Il faut considérer l'orpaillage comme un passe-temps. Un passe-temps agréable et original. La fièvre de l'or existe, certes, mais elle ne doit pas être excessive. Mon père disait qu'il l'avait à 37°5. C'est un sentiment confus que l'on ressent lorsqu'après avoir remué des quintaux de terre et de graviers on est récompensé en voyant ces quelques points jaunes au fond de la battée. Ceux qui espèrent faire fortune en orpaillant seront vite déçus et fatigués. Une vieille maxime de chercheurs d'or que rapporte Jack London dit que deux dollars s'en vont à la terre pour chaque dollar qui en sort.

Il faut aussi avoir en tête le respect des lieux et de l'environnement : ne pas faire des trous n'importe où (demander l'autorisation aux propriétaires) et remettre les terrains en état après les recherches. Il faut faire un effort pour vivre en bonne entente avec les pêcheurs, les baigneurs et les amateurs de canotage.

Le Code Minier prévoit que l'or appartient à l'État, mais aucune législation ne prévoit le statut d'orpailler. Les textes concernant cette profession la considèrent comme un privilège des riverains des zones aurifères.

Voilà écrite l'histoire des orpailleurs de Saint Bauzille. Je pense m'être approché le plus possible de la vérité. Que les lecteurs me pardonnent les quelques inexactitudes ou omissions qu'ils pourraient relever.

Je ne voudrais pas terminer cette histoire sans citer une dernière fois mon père : "Je ne suis pas devenu riche avec l'or que j'ai trouvé aux bords de ma vieille amie "la rivière Hérault". Mais, même si je devais vivre jusqu'à cent ans, je n'oublierai jamais le reflet de la première paillette que j'ai aperçue au fond de la battée en 1928".

Les frères TRICOU, Aimé en 1979, Jean en 1990, nous ont quittés et sont partis orpailler dans les étoiles...

BIBLIOGRAPHIE

Journal des recherches minières à Saint Bauzille de Putois, Aimé Tricou 1928-1929.

Mémoires d'un orpailler, Tricou Jean 1978.

Chercheur d'or en France, J.C. Le Faucheur, 1976 (épuisé)

Connaissance du Pays d'oc. (Jacques Durand, André Hampartzoumian 1979).

Journal VU (1930).

Fichier Pédagogique "L'OR" (International Gold Corporation).

Guide du chercheur d'or, X. Golfinder. (épuisé)

The formation of mineral deposit, (Bateman, Willey, 1951).

Guide pratique du chercheur d'or en France, (Pierre Christian Guilloard Ed. BRGM, 1994).



Des que le printemps s'annonce, on retrouve l'envie de sortir, de s'aérer et il n'y a rien de mieux qu'une randonnée de quelques heures pour renouer avec la nature. Pas besoin pour cela d'être des marcheurs de haut niveau ! Nous sommes parties seulement bien chaussées, un sac sur le dos pour abriter notre "casse-croûte" et nous avons pris d'emblée un pas paisible, idéal pour tenir la route et profiter du paysage.

Arrivées au hameau de la Vielle, nous avons suivi le chemin de terre qui longe le mur de la fontaine. Dès le départ nous étions sous le charme, respirant l'odeur du thym qui se marie si bien à la flore alentour, laurier, chèvrefeuille, arbousier, chêne vert. Comment ne pas se sentir heureux de faire partie de ce pays, surtout quand, comme ce jour-là, le ciel est de ce bleu incomparable et que le soleil nous envoie sa chaleur et sa lumière ! Après deux km, nous sommes à la "matte du garde", reconnaissable à son gros chêne ; à cet embranchement, nous avons pris le chemin de gauche qui monte un peu et qui mène à l'Ermitage (balisage vert). Quel plaisir de s'arrêter de temps en temps pour se désaltérer et regarder le paysage qui nous entoure ! Nous avons délaissé le chemin qui va à Mont-Haut (balisage rouge) ; nous le gardons en réserve pour une autre balade car le point de vue y est superbe. Nous avons donc continué tout droit pour enfin arriver à l'Ermitage de Notre Dame de Monnier, après environ une heure quinze de marche tranquille.

Après l'enchantement de ce parcours, c'est la découverte de cette belle bâtisse de vieilles pierres où, comme par un aimant, nous sommes tout



MONTOLIEU

de suite attirées vers la chapelle... Que de fraîcheur, que de paix et que d'amour renvoie cet endroit ! Rien ne semble délaissé ni abandonné ; des bouquets entourent le lieu de prière et l'on sent que les personnes qui viennent se recueillir ici le font avec sincérité et dévouement, bien loin des artifices de certains lieux. On ne peut que féliciter les paroissiens de Pompignan qui ont si bien su restaurer cette chapelle et qui l'entretiennent ainsi que les alentours. Dehors, une prairie accueillante nous attend ; tout au bout, en hauteur, se trouve un vieux puits encore utilisable. Une longue table de bois et des bancs sont prêts à recevoir ceux qui veulent se reposer et casser la croûte ; nous avons préféré nous laisser tomber dans l'herbe pour tirer notre repas du sac et nous détendre dans cette ambiance de calme et de sérénité. Nous n'avons pas envie de repartir top vite, c'est là tout le charme de Monnier, un je-ne-sais-quoi qui donne envie de le respirer

longuement et de s'en imprégner.

On se décide enfin à redescendre, mais l'on sait la route agréable et plus facile qu'à l'aller. On peut apprécier pleinement le paysage auquel on tournait le dos en grimant... Sur ces chemins empierrés on ne serait pas étonné de croiser les personnages des romans de Pagnol ; Jean de Florette à la recherche de sa source ou la belle Manon, cheveux au vent, à la poursuite de son troupeau ! C'est donc encore une bonne heure de plaisir avant de retrouver Montoulieu. C'est sûr, on y reviendra et on aimerait que d'autres personnes, amoureuses de la nature et des joies simples qu'elle procure, mettent leurs pas dans les nôtres pour aller découvrir l'Ermitage de Notre Dame de Monnier.

Anne-Marie LEONARD
Brigitte LEBON

Le château de Saint-Bauzille de Putois : un monument historique !!!

Certains propriétaires de Saint-Bauzille ayant déposé une demande d'autorisation de travaux ou de permis de construire ont pu s'en rendre compte : l'autorisation ou le permis qu'ils ont reçu ou qu'on leur a refusé comporte l'avis de l'architecte des bâtiments de France et fait référence à la zone de protection du monument : « le château et son parc ».

Voici donc une information sur les conséquences pour certains Saint-Bauzillois du classement (ou de l'inscription, mais ça revient au même) du château et de son parc.

Protéger la relation entre un édifice et son environnement consiste, selon les cas, à veiller à la qualité des interventions (façades, toitures, matériaux), à prendre soin du traitement des sols, du mobilier urbain et de l'éclairage, voire à prohiber toute construction nouvelle aux abords du monument. La servitude de protection des abords intervient automatiquement dès qu'un édifice est classé ou inscrit. Toutes les modifications de l'aspect extérieur des immeubles, les constructions neuves, mais aussi les interventions sur les espaces extérieurs doivent recevoir l'autorisation de l'Architecte des bâtiments de France (ABF). La publicité et les enseignes sont également sous son contrôle.

Est réputé être situé en abords de monument historique tout immeuble situé dans le champ de co-visibilité de celui-ci.

La co-visibilité signifie que la construction est visible du monument ou que d'un point de vue les deux édifices sont visibles conjointement, ce

dans un périmètre (en fait, un rayon selon la jurisprudence, n'excédant pas 500 m). C'est ainsi que tout paysage ou édifice situé dans ce champ est soumis à des réglementations spécifiques en cas de modification. Toute construction, restauration, destruction projetée dans ce champ de visibilité doit obtenir l'accord préalable de l'architecte des bâtiments de France [ABF] (avis conforme, c'est-à-dire que le Maire est lié à l'avis de l'ABF), ou d'un avis simple s'il n'y a pas de co-visibilité (l'autorisation du Maire n'est pas liée à celui de l'ABF).

Une particularité de cette vaste protection des abords : elle naît d'emblée du classement ou de l'inscription de l'édifice protégé en tant que tel, les propriétaires d'immeubles nus ou bâtis situés aux alentours de celui-ci n'étant pas eux-mêmes consultés au préalable ; la servitude d'abords grève automatiquement ces immeubles dès lors qu'ils sont balayés par le rayon de protection et situés dans le champ de visibilité.

Le pouvoir de refuser ou d'accorder l'autorisation, le pouvoir de l'octroyer en formulant des prescriptions ou en faisant des réserves sont des pouvoirs très importants, mais ils sont conférés par la loi à des fins de protection du monument, qui doivent donc être appréciées dans chaque cas d'espèce.

Il s'agit de préserver l'impression que procure le monument.

Les termes de l'équation sont, d'un côté, le monument historique avec sa qualité propre, ses dimensions, l'étendue de la mesure de classement ou d'inscription, le

caractère général de ses alentours, la pratique suivie par l'administration dans son mode antérieur de contrôle, de l'autre, les travaux projetés avec leur nature, leur importance relative, leur proximité effective, leur caractère habituel ou exceptionnel, leur soumission ou non à une autorisation autre que celle propre aux abords.

Afin de vous rendre plus intelligible cette réglementation, voici un extrait d'autorisation préalable qui était affiché devant la mairie :

Il s'agissait d'une demande relative à la pose de panneaux solaires : « ...considérant la réponse de l'architecte des bâtiments de France, considérant que le projet est situé dans le périmètre de protection mais hors du champ de visibilité du monument historique « le château et son parc »... » L'autorisation a donc été accordée. Au vu de cette autorisation, deux réflexions me sont venues : les panneaux solaires sont donc incompatibles avec les monuments historiques, merci pour les énergies renouvelables d'une part et d'autre part : heureusement que le château n'est pas perché, cela réduit son champ de visibilité !

Sur un permis de construire comportant « l'avis favorable sous réserves de Monsieur l'architecte des bâtiments de France » on peut lire une liste d'obligations concernant : les enduits, les vantaux en bois, les volets en bois, la couverture en tuiles canal de récupération, les gouttières en zinc et enfin la clôture : une haie d'essences locales variées. Je vous laisse imaginer le coût

supplémentaire que va devoir supporter le propriétaire. Propriétaire qui, comme indiqué ci-dessus, n'a pas été informé de la procédure de classement du château.

A Saint Bauzille, on va donc pouvoir clairement apprécier les constructions d'avant le classement qui ont leur appareil de climatisation en façade, leur toiture de tuiles neuves, leurs fenêtres et volets en PVC... et les constructions d'après le classement qui respecteront les règles prescrites par l'architecte des bâtiments de France. Ces deux types de construction pouvant, bien entendu, être voisins !!!

Alors pourquoi ce classement ? Peut-être parce que le propriétaire d'une part du patrimoine historique français bénéficie d'avantages fiscaux. Ou peut-être parce que les travaux d'entretien, de réparation et de restauration peuvent bénéficier d'une participation financière de l'État qui n'exclut pas les aides que d'autres collectivités peuvent consentir au maître d'ouvrage. Les travaux autorisés sur un immeuble inscrit sont réalisés par le propriétaire avec le concours de l'architecte et des entreprises de son choix. Ceux-ci, au titre de la conservation de l'édifice,

peuvent bénéficier d'une participation financière de l'état limitée à 40 % du montant total.

Est-ce que le château réussira à rendre célèbre le nom de Saint-Bauzille-de-Putois alors que les Grottes des Demoiselles n'ont pas réussi ? Au 31 décembre 2007, il y avait 42967 monuments historiques, alors, un de plus un de moins, pour la célébrité, cela semble perdu d'avance. Par contre les conséquences immédiates sont bien réelles, c'est pourquoi il m'est apparu nécessaire d'écrire cet article.

Isabelle NOUVELON

Les Guetteurs°°°

Paru dans le
N°33
Avril 1994



Un étrange sentiment s'emparait de moi chaque fois que je traversais la place du Christ. Je n'arrivais pas à définir exactement cette sensation, mais je sentais comme un regard occulte qui planait sur cette partie du village.

Déjà de sombres pensées m'envahissaient : était-ce la présence conjuguée de l'Eglise toute proche et de l'ancien cimetière qui rendait ce lieu si oppressant ?

Et bien non ! Rien de paranormal, ni de supra-naturel ; point de relation avec l'au-delà, pas plus que d'hypothétiques revenants.

La présence était belle et bien réelle.

Mais l'art du camouflage faisant partie de leurs fonctions, les GUETTEURS ne se repèrent pas au premier coup d'œil.

Tels des caméléons, ils se fondent habilement dans l'environnement, jusqu'à -par la force de l'habitude- faire

partie intégrante du paysage de la place du Christ.

Ce n'est qu'après coup qu'on prend conscience de leur présence. Et là, on mesure avec quelle abnégation et quelle minutie la surveillance du village est organisée. Y a-t-il un chef ? Comment les tours de garde sont-ils déterminés ? Mystère ! Mais toujours est-il que le travail se fait, et se fait bien. Et depuis des années et des décennies et peut-être des siècles - qui sait ? Ils guettent consciencieusement au meilleur emplacement qu'on pouvait trouver.

Au carrefour de la Grand'rue et du Croutou, face aux cafés, le regard embrasse un angle de 180°. Nul ne peut approcher sans être vu.

Mais quel mystérieux ennemi peut-il expliquer la présence assidue de ces guetteurs ? Est-ce la survivance d'une de ces peurs ancestrales, remontant à l'époque où des hardes barbaresques pillaient fermes et villages ? Qui

pourraient le dire ! Peut-être les guetteurs eux mêmes ? Mais ceux-ci font partie d'un cercle très fermé quasi impossible à pénétrer. Une sorte de confrérie liée par un secret jalousement gardé où seuls quelques initiés peuvent se reconnaître.

Qui sont donc ces guetteurs ? De tous âges ils sont là : assurant vaillamment leur service, par groupe de deux ou trois, du matin, jusque tard dans la soirée ; bravant sans jamais se plaindre pluies et vents, gelées ou canicules.

Alors si en passant place du Christ vous avez le sentiment d'être épié, chassez de votre esprit cette idée malsaine : les guetteurs veillent sur le village, prêts à donner l'alerte à la moindre anomalie. Mesurons notre chance et espérons que ça dure : car par bonheur il n'y a "rien à signaler" depuis bien des générations !

Patrick DOL

APERÇU HISTORIQUE

MISE EN PLACE D'UNE INDUSTRIE SOYEUSE

La soie connue déjà dans le pays du sud de la Méditerranée semble avoir fait son apparition en France dès le XIII^{ème} siècle. En effet, des ouvrages de soie en provenance des Cévennes arrivent à Marseille dès 1234.

En 1296, des actes notariés confirment l'implantation de la sériciculture (notamment à Anduze). C'est la première fois que l'on voit apparaître le mot *trahandiers*, c'est-à-dire le tireur de soie.

En 1309, lors de l'implantation des papes en Avignon, des mûriers sont plantés autour de la ville. Montpellier, de sa place stratégique entre l'Italie et l'Espagne est alors la capitale régionale de la soie. Cependant, cette place va lui être ravie par Lyon à partir du

XV^{ème} siècle, lorsqu'un édit promulgué par François I^{er} rend le passage par Lyon obligatoire pour la totalité de, la production de soie.

L'agronome et conseiller du roi Henry IV, publiant son mémoire "*La cueillette de la soie, par la nourriture des vers qui la font*" est à l'origine des plantations de plus en plus nombreuses de mûriers.

Ainsi 20 000 pieds sont plantés dans le Jardin des Tuileries.

Dès 1606, 4 000 000 de mûriers parsèment déjà toute la Provençe et le Languedoc. Plus tard Colbert, encourage la sériciculture en donnant une prime de 24 sols par pied de mûrier. Toutefois, après la proclamation de l'Édit de Nantes, de nombreuses mesures prises contre les protestants, freinent quelque peu l'industrie soyeuse, alors entre leurs mains.

DEVELOPPEMENT DE LA BONNETERIE DE LA SOIE ET L'AGE D'OR DES CEVENNES.

Malgré une production de soie importante dans les Cévennes, la fabrication de bas et bonnets de soie emploie principalement des soies d'Italie et d'extrême Orient. La soie cévenole réjouit l'Allemagne, la Suisse ainsi que l'Amérique et l'Europe de l'Est. On ne peut alors pas vraiment parler d'usines mais plutôt d'entrepôts, de hangars où les métiers à soie sont peu nombreux (en effet, leur fabrication complexe nécessite énormément de temps, et restait onéreuse pour les petits fabricants). La production des cocons ainsi que celle de la soie atteint son apogée en 1850 (respectivement 25 millions et 5 millions de kg) Cependant

une épidémie fulgurante enrayer la production et ces chiffres resteront les plus élevés de toute l'histoire de la soie française, et plus précisément cévenole. Les cocons doivent être importés d'Orient. L'on passe de 600 à 450 filatures en dix ans.

DECLIN ET MORT DE LA SERICICULTURE EN LANGUEDOC

Pasteur vient s'installer à Alès pour étudier et remédier à cette épidémie qu'est la pébrine. trois ans plus tard, il propose une solution le grainage cellulaire. La production connaît un nouvel essor. Cependant, l'ouverture du canal de Suez en 1869 favorise les importations d'Extrême Orient et entraîne la baisse des prix. La sériciculture va alors connaître de nombreux problèmes. En effet, la vigne va devenir une culture prépondérante.

La mode de la Belle Epoque aurait pu faire connaître un nouvel essor à cette industrie, mais apparaît la rayonne, premier textile synthétique. On parle alors de soie artificielle ou de soie américaine.

En 1934 le nom de soie devient selon la loi Méjean uniquement réservé au produit naturel. La seconde guerre, la crise économique, les retards techniques accumulés, ainsi que les produits synthétiques conduisent au déclin de l'industrie soyeuse.

En 1954, les onze dernières industries tentent de se rassembler à St Jean du Gard. C'est un échec ; dix ans plus tard, la fermeture sera définitive.



APERÇU TECHNIQUE

L'EDUCATION DU VER A SOIE

La fabrication de la soie nécessite de nombreuses étapes : filature, moulinage, tissage, bonneterie. Cependant, en amont de cette production, l'éducation du ver à soie. Le rôle de la femme est primordial lors de cette étape, c'est elle qui va assurer cette tâche. En effet, autrefois, les femmes confectionnaient un petit sac en toile, parfois brodé à leurs initiales, appelé "Nouet". Les "graines" de vers à soie y sont placées et vont être couvées dans le corsage de celles-ci ou sous leurs jupons, parfois même déposés sous des éredons de malades alités. Il arrivait même que celles-ci confient leurs nouets au boulanger afin qu'il les place dans un endroit chauffé. près des fours où cuisait le pain, pratique appelée "la gloriète du boulanger". Une étuve appelée "Castelet des Cévennes" apparaît dès le XIXème siècle et améliore ainsi la productivité. Dès leur naissance, les vers sont placés sur des bourgeons de mûriers. Dès que les vers commencent à se nourrir, ils sont placés sur des claies ou "Levadous" fabriqués avec des éclisses de châtaigniers. On superpose ensuite ces "levadous", formant ainsi un genre d'étagères appelées "esquarras". Ces esquarras sont d'abord entreposées dans les cuisines où règnent une température favorable à la croissance des vers. Ceux-ci sont ensuite placés dans la magnanerie. Leur alimentation doit se faire, selon quatre ou cinq repas, de feuilles de mûriers. De plus, il faut attiser jour et nuit les foyers permettant l'entretien d'une température constante. Il faut retourner les feuilles et aérer

les pièces afin d'éviter toute fermentation. L'étape suivante sera l'encabanage. On dresse les branches de genêt et de bruyère en forme d'arceaux où le ver à soie va se fixer, tisser la bourre dans laquelle il va faire un cocon. Lors de cette étape, le silence doit être quasi absolu, et selon Boissier de sauvages : "c'est en leur faveur que dans les villes où il y a garnison, on ne fait battre qu'un seul tambour pour la retraite et pour le jour de la fête-Dieu on ne tire point le canon". Huit jours plus tard va s'opérer la dernière opération agricole, citée par Mistral, le décoconage : la descoucounado. Cette opération doit se dérouler rapidement. On trie les cocons afin de séparer les bons des mauvais c'est-à-dire les mous et tachés. Lo descoucounado est le moment où l'on fait la fête après de durs labeurs, et où l'on parle de la production et de la prochaine vente.

"Pour en détruire ou en affaiblir l'effet (du tonnerre), plusieurs magnaguiers employant un moyen singulier, qu'ils tien-nent d'une tradition fort ancienne : ils opposent au tonnerre le bruit les pelles, des chaudrons, des sonnettes et tout le chari-vari qui sert à arrêter la fuite d'un essaim d'abeilles. Dans une occasion pareille, un magnaguiers de ma connaissance, se servit avec succès, disait-il, d'instruments

moins bruyants : il fit jouer à force dans son atelier, trois racleurs de violon, tant que dura le tonnerre ; et les fileurs, sensibles à ces accords, redoublaient d'attention au travail, aucun n'abandonna le rameau !"

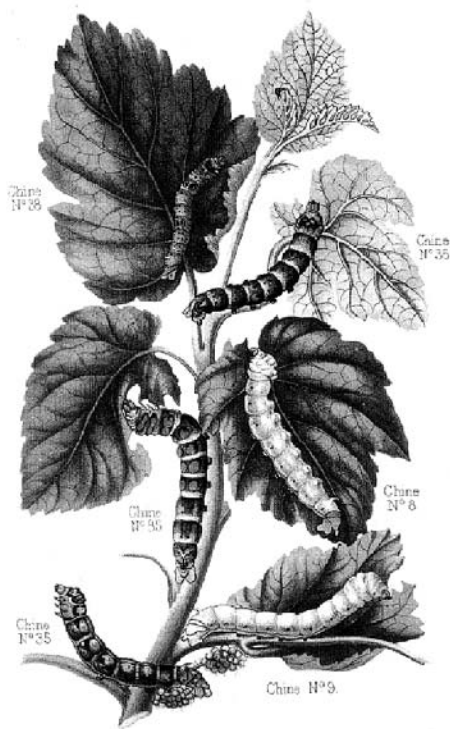
BOISSIER de SAUVAGES, "Mémoire sur l'éducation des vers à soie" 1768.

LA FILATURE DE LA SOIE

" Bien peu de travaux sont plus dégoûtants, d'une odeur plus repoussante et payés d'un salaire plus faible que la première préparation de la soie ou tirage du cocon" VILLERME, médecin 1840.

Longtemps la filature de la soie est restée une entreprise domestique. Les larves doivent être étouffées (sinon les papillons éclosent en perçant le cocon de soie) dans une étuve traversée par un courant d'air chaud ou de vapeurs. Les cocons sont ensuite séchés dans de vastes pièces appelées coconnières. Une nouvelle sélection est effectuée. Une fois secs, les cocons sont plongés, quinze minutes dans une eau à plus de 60° afin de ramollir le grès, gomme enveloppant la soie, et assurant ainsi la cohésion du cocon. L'ouvrière doit alors plonger ses mains dans l'eau





afin de saisir "le maître brin" c'est-à-dire l'extrémité du fil unique qui forme le cocon. Cette opération peut se faire à l'aide d'une escoubette". Une fois la bourre éliminée, l'ouvrière doit saisir "le maître brin", le filage peut alors commencer. On rassemble les brins provenant de plusieurs cocons afin de former des écheveaux. Ces activités de battage, puis filage autrefois exécutées par une même ouvrière, vont par la suite être effectuées par plusieurs. Les ouvrières vont ainsi se différencier selon leur fonction : batteuses, fileuses, cuiseuses et noueuses. Le brin va subir une série d'opérations intermédiaires avant d'être tissé. En effet, celui-ci va être torsadé, regroupé par deux ou trois et remouliné en sens inverse. Ensuite, il faudra décreuser le fil afin d'éliminer le grès ou sérécine qui le recouvre. Le fil est alors plongé dans de grandes chaudières contenant de l'eau bouillante et du savon de Marseille, pendant demi-heure. Les crins sont ensuite lavés afin de faire disparaître les derniers restes de grès et de savon. L'étape suivante est

le blanchiment effectué dans une chambre hermétiquement fermée et saturée de vapeur et de soufre (pendant vingt quatre heures). Les crins subiront un autre lavage à grande eau et seront finalement exposés en plein soleil afin de les faire sécher. Les brins, après avoir été soigneusement examinés, seront classés suivant leur grosseur ou qualité et finalement subiront un polissage à la grande presse afin de les rendre tous rectilignes.

Les Annales Sérécicoles nous apprennent qu'un ouvrier peut polir trente à trente cinq mille crins dans une même journée. Les crins sont comptés et mis en paquets ou bobines. Ils peuvent ainsi être envoyés au tissage.

LES FILEUSES

"Gestes répétitifs, bourdonnement de machines, heures qui n'en finissent pas de s'étirer... Comment ne pas céder à la rêverie ou au bavardage ? Parfois un chant s'élevait repris par d'autres voix, encouragé par le filateur. Souvenir récurrent : le chant occupe une place privilégiée dans les récits des anciennes fileuses. Chant profane ou religieux, il cassait la monotonie du travail et empêchait les "voyages dans le bleu".

Les Chemins de la soie

Les conditions de travail des

fileuses dans les usines cévenoles ne sont guère agréables. Cependant, la vie des fileuses logées est d'autant plus difficile qu'elles sont extrêmement surveillées durant la journée de travail mais aussi la nuit dans les dortoirs.

En 1879, a lieu la première grève des fileuses à St Ambroix. En effet, celles-ci gagnaient 1,50 francs pour quatorze heures de travail.

Plusieurs grèves se déclenchent par la suite, notamment en 1906 à Ganges, ce qui provoquera la création d'un syndicat de fileuses. Paradoxalement, malgré le froid, les mains plongées dans l'eau bouillante, les heures de filage qui fatiguent les yeux et qui n'en finissent pas, les souvenirs des fileuses vont la plupart du temps aux rires, aux farces, aux chants qui les ont diverties. Les cantiques, les chansons, profanes ou tout simplement les chansons pour enfants ponctuent les journées ainsi :

"Joaneta fialava
Tot lo long de riu
Son galant passava
Li copa son fin
Li dis : Joaneta
Fialo doçament
Quand seras grandeta
Nos maridarem."

(Filature EVESQUE- ALES)

Carole THEROND



Historique du château de Montoulieu .

Le château de Montoulieu apparaît pour la première fois dans le cartulaire de Gellone en 1156, sous l'appellation de « castrum de Monteolivo ». Il s'agit de l'acte le plus ancien indiquant la présence d'un château sur le lieu-dit de Montoulieu, le mont des Oliviers. En 1205, il est mentionné dans le cartulaire de Maguelone. Jusqu'au début du XVIII^e siècle, on le rencontre assez fréquemment dans le Liber de Memoriam, dans le pouillé... Cette fréquence est surtout due à l'importance des seigneurs locaux.

La famille de Montoulieu s'est particulièrement illustrée dans les métiers d'armes, rendant en cela hommage à son appartenance à la noblesse d'épée et à son ancienneté. Sur les 5 fils de Pierre de Montoulieu, 3 firent des carrières militaires. Théophile qui releva la seigneurie de Montoulieu et qui fut seigneur de Saint Hippolyte de Caton, de Saint Jean de Ceirargues, de Teillan, devint capitaine au régiment de Normandie, chevalier de Saint Louis. Son frère Louis obtint le grade de général major des armées du roi de Prusse et David fut nommé général de bataille des armées de Sardaigne. Claude, l'aîné, émigra en Hollande.

Derrière cette internationalisation des Montoulieu transparaît la conversion de cette famille au protestantisme.

A partir du début du XVII^e siècle, l'histoire du château ne peut plus être dissociée de celle de l'avancée du protestantisme dans les Cévennes et le Bas Languedoc. En 1624, la région de Saint Hippolyte du Fort sombre dans les Guerres de Religion et le château de Montoulieu offre une position

avantageuse : il permet de surveiller la route de La Cadière. En 1626, les religieux s'étaient en effet défendus depuis ce château et avaient harcelé les troupes royales, certainement avec la bienveillance des propriétaires. La même année, sur les ordres du cardinal de Richelieu qui souhaite mettre au pas la noblesse provinciale trop virulente, le château subit un démantèlement. Les tourelles sont abattues.

Plus tard, Pierre de Montoulieu, seigneur de Saint Hippolyte de Caton, défenseur de la "religion prétendue réformée" avait accueilli en son château des camisards en déroute. Montrevel, commandant des troupes royales en Languedoc, agacé par le soutien de la famille de Montoulieu aux camisards ordonna l'arrestation de ce puissant seigneur. Il l'accusa d'avoir reçu dans son château des camisards en déroute le 24 décembre 1703. Le château fut brûlé sous les yeux de son propriétaire et cet épisode marque la fin de l'occupation de cette bâtisse et certainement celle du village qui connut, au cours des Guerres de Religion, de nombreuses mésaventures.

Au pied du château s'étendait en effet un village composé d'environ sept maisons, d'un four et d'une chapelle du nom de Saint Etienne. On peut penser que son abandon est concomitant de la destruction du château. En effet, le 14 janvier 1704, le maréchal de Montrevel fait publier une ordonnance qui contraint les habitants du lieu de Montoulieu « de remettre, dans les trois jours, les denrées comme grains, foin, vin, huile, chair, sel et autres choses servant à leurs subsistance à Saint

Hippolyte » et à s'y rendre sous peine de pillage et de destruction du village. Sans la protection du château, les habitants du lieu de Montoulieu n'avaient plus guère de raison de se maintenir dans cette position élevée. L'abandon des habitations peut être envisagée aux alentours des années 1704-1705. Toutefois, sans "compoix", ceci restera une hypothèse.

Depuis le début de l'année 2000 le « Castellat » n'a plus du tout la même allure ; En effet, tous les arbres qui se trouvaient dans l'enceinte même du château ont été coupés et nous le découvrons d'une manière différente. Il nous semble beaucoup plus imposant et on le voit de très loin. Quand après une belle promenade on arrive au « Castellat » on peut voir les différents vestiges de ses bâtisses ce qui n'était guère possible auparavant. On peut aussi imaginer plus facilement à quoi pouvait ressembler l'ancien village.

La municipalité de Montoulieu a entrepris les démarches nécessaires pour faire du « Castellat » un site protégé ; Cette protection pourrait éviter un éventuel projet de décharge tout proche de ce lieu.

Le château de Montoulieu continue donc de veiller sur une vallée paisible et quand le soleil se couche sur les vieilles pierres il nous est donné d'admirer un spectacle du plus bel effet.

Brigitte LEBON
et Anne-Marie LEONARD



Paru dans le
N°60
Janvier 2001



C'est en faisant des recherches à la bibliothèque de Saint-Bauzille-de-Putois (mon lieu de travail) que j'ai découvert un « Bulletin des Lois » n° 1073 datant du 10 décembre 1862, publié sous Napoléon III, empereur des français.

Le décret impérial n° 10,761 a été établi lors de la création du Pont Suspendu, près de Saint-Bauzille-de-Putois, reliant Brissac à Saint-Hippolyte. Voici le contenu de ce décret :

N°10,761.

– DECRET IMPERIAL

(contre-signé par le ministre de l'intérieur) portant :

ART.1^{er} Est déclarée d'utilité publique l'exécution des travaux de construction d'un pont suspendu en fer à établir sur la rivière Hérault, près Saint-Bauzille-de-Putois (Hérault), pour le service du chemin vicinal d'intérêt commun n° 8, de Brissac à Saint-Hippolyte, en remplacement du bac actuel, ainsi que celle des abords et dépendances dudit pont, conformément au plan ci-annexé.

2. La mise en adjudication des travaux est autorisée aux clauses et conditions du cahier des charges, également annexé au présent décret.

3. Il sera pourvu aux frais de construction et d'entretien du pont, de ses abords et dépendances, au moyen d'un péage qui sera concédé par adjudication publique au soumissionnaire qui offrira le plus fort rabais sur la durée de la concession, dont le maximum, qui ne pourra excéder soixante ans, sera fixé à l'avance par le préfet dans un billet cacheté et au moyen d'une subvention totale de cinquante mille cinq cent quinze francs, composée :

1° De souscriptions particulières s'élevant à la somme de cinq mille deux cent quarante-cinq francs ;

2° d'impositions extraordinaires votées par les communes de Saint-Bauzille-de-Putois et d'Agonès (N.B. : la faute de trouve dans le texte original), montant à cinq mille deux cent soixante et dix francs, et 3° d'une subvention de quarante mille franc à prendre sur les fonds du trésor.

Lesdites communes sont autorisées, à cet effet, à s'imposer extraordinairement pendant cinq ans, à partir de 1863, par addition au principal de leurs quatre contributions directes, savoir :

Saint-Bauzille-de-Putois, dix centimes, devant produire une somme totale de quatre mille deux cents francs environ ; Agonès, quinze centimes, devant rapporter une somme totale de mille soixante et dix francs environ.

4. Le concessionnaire substitué aux droits de l'administration, conformément à l'article 63 de la loi du 3 mai 1841, est autorisé à acquérir, s'il y a lieu, par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique, les immeubles ou portions d'immeubles dont l'occupation est nécessaire pour l'exécution des travaux.

5. L'adjudication ne sera valable et définitive qu'après avoir été approuvée par le ministre de l'intérieur.

6. A compter du jour où le passage du pont sera livré au public, et jusqu'à l'expiration du terme, qui sera fixé par

l'adjudication, il sera perçu un péage conformément au tarif ci-après :

Une personne à pied, cinq centimes, ci 05

Une personne à cheval, dix centimes, ci 10

Un cheval, mulet ou âne, chargé ou non chargé, conducteur non compris, cinq centimes, ci. 05

Chaque bœuf, vache, taureau, porc ou veau, un centimes, ci 01

Voitures suspendues à sièges ou suspendues à quatre ou deux roues, à un cheval ou mulet, vingt centimes, ci 20

Voitures suspendues à sièges ou suspendues à quatre ou deux roues, à deux colliers, vingt-cinq centimes, ci 25

Voitures suspendues à sièges ou suspendues à quatre ou deux roues, à trois colliers, trente centimes, ci 30

Et ainsi de suite, en prélevant quinze centimes pour la voiture et cinq centimes par centimes collier, conducteur ou voyageurs non compris.

Charrettes et voitures non suspendues à deux ou quatre roues, à un collier, quinze centimes, ci 15

Charrettes et voitures non suspendues à deux ou quatre roues, à deux colliers, vingt centimes, ci 20

Charrettes et voitures non suspendues à deux ou quatre roues, à trois colliers, vingt-cinq centimes, ci 25

Et ainsi de suite, en prélevant dix centimes pour la charrette et ajoutant cinq centimes par collier, non compris le conducteur.

7. Seront exempts des droits

de péage :

Le préfet du département, le sous-préfet d'arrondissement, ainsi que leurs gens et leurs voitures ; les ministres des différents cultes reconnus par l'Etat ;

Les magistrats de l'ordre judiciaire dans l'exercice de leurs fonctions et leurs greffiers ;

Les ingénieurs et les conducteurs des ponts et chaussées, les agents voyers, les employés des contributions indirectes, les agents forestiers, les préposés et agents des douanes, les employés des lignes télégraphiques ; les commissaires de police, les gardes champêtres, la gendarmerie, dans l'exercice de leurs fonctions ;

Les militaires de tout grade voyageant en corps ou séparément, à charge par eux, dans ce dernier cas, de

présenter une feuille de route ou un ordre de service ;

Les courriers du Gouvernement, les malles-postes (N.B. : la faute d'orthographe figure dans le texte original), les facteurs ruraux faisant le service des postes de l'Etat ;

Les pompiers et les personnes qui, en cas d'incendie, iraient porter secours d'une rive à l'autre, ainsi que le matériel nécessaire ;

Les élèves allant à l'école communale ainsi qu'à l'instruction religieuse ou en revenant ;

Les prévenus, accusés ou condamnés conduits par la force publique, ainsi que leur escorte. (Compiègne, 23 Novembre 1862.)

Certifié conforme :

Paris, le 10 * Décembre 1862,
Le Garde des Sceaux,
Ministre Secrétaire d'Etat au

département de la Justice,

DELANGLE

* Cette date est celle de la réception du Bulletin au ministère de la Justice.

On s'abonne pour le Bulletin des lois, à raison de 9 francs par an, à la caisse de l'Imprimerie impériale, ou chez les Directeurs des postes des départements.

Il est amusant de voir que les taxes et péages ne sont pas le lot de notre société, déjà à l'époque, communes et particuliers devaient apporter leur contribution pour la réalisation d'un tel ouvrage et pourtant, en 143 années, il en est passée de l'eau sous le pont.

Bernadette GIBELIN

Quand la télé commande !^o

Imaginons quelques instants, que la télévision ne soit qu'une vieille utopie de l'homme moderne et que celle-ci ne soit présente dans aucun foyer français .

Que serait-il alors advenu de nos élections présidentielles de printemps dernier ?

Peut-être aurions nous tous lu consciencieusement tous les programmes des différents candidats afin, de les analyser, de les comparer, de les jauger .

Peut-être aurions- nous écouté attentivement chaque discours radiodiffusé, qu'il parle de l'avenir de notre pays ou bien qu'il ressasse le passé.

Bref, peut-être aurions nous été des " citoyens éclairés " et non des citoyens hypnotisés, obnubilés .

Oui mais voilà, la télévision est parmi nous ou plutôt, elle est en nous, pour le pire et le

meilleur . Si bien, que l'on n'écoute plus l'autre, on regarde simplement dans un silence quasi religieux le journal de 20 heures et son cortège de violence, d'insécurité, d'incivilité, de coups médiatiques, qui suggère plus qu'il ne démontre quoi que ce soit . La preuve en est, c'est en milieu rural que le sentiment d'insécurité est apparu comme étant le plus fort .

Alors, faut-il banir de nos cuisines, salons ou chambres, cette boîte à images ?

Ils sont bien peu nombreux ceux qui peuvent vivre sans la télévision, c'est pourquoi il faut faire appel à tout notre sens critique pour regarder sans être fanatisé . Ne pas oublier que tout média et plus particulièrement ceux de l'audiovisuel, obéit à la loi du marché : toujours plus de sensationnel, toujours plus

d'audience, qu'un choix éditorial peut être un choix politisé et donc ne favoriser que tel ou tel aspect de notre société .

De plus, si l'insécurité est synonyme d'immigration alors, nous sommes tous ou presque des descendants de délinquants de 2°, 3°, 4°, 5° génération voire des " calendes grecques " .

Enfin, tout cela pour vous dire que la télévision est un outil au service quelquefois des citoyens et parfois des financiers et pas un miroir toujours objectif de la société .

Alors lecteurs " éclairés " regardez, discutez, critiquez, réfléchissez, votez, mais ne vous laissez pas " télécommander "

Parole d'un " téléphage "
Christophe VIDAL

Paru dans le
N°66
Juillet 2002

1960-1998 : cela faisait trente-huit ans que je n'avais pas manié la poudette⁽²⁾. C'est avec plaisir que je me préparais à cet événement que je n'avais pas vécu depuis de nombreuses années : les vendanges ! Je ne pensais pas qu'à cette occasion, une foule de souvenirs allaient "refaire surface".

Située autour de ma maison, ma vigne n'est pas bien grande, mais elle me permet, si les conditions sont favorables, de récolter quelques centaines de kilos de raisins. Certes, il n'est pas question de rapport : avec l'argent qu'elle me coûte en entretien, produits, etc... je pourrais me payer plusieurs caisses de Gigondas ! Je la conserve par fidélité et parce qu'elle embellit mon environnement. Elle me permet d'avoir à ma disposition des sarments pour les grillades. Je suis du genre à préférer : *"Des astéts cuits sur des gabels⁽³⁾, plutôt que des merguez cuites au barbecue."*

Voilà donc le grand jour arrivé ! Le noyau dur de la cole ⁽⁴⁾ est formé des cousins René et Jean-Pierre, du fidèle Jeannou, de moi-même, auxquels viendront se joindre les féminines et éphémères Jeannine et Thérèse. Plus tard, l'ami Robert assurera le transport.

Les quelques heures passées autour des souches allaient nous donner l'occasion de satisfaire notre plaisir de mémoire.

A Saint Bauzille, on ne peut évoquer le travail d'une cole sans penser aux injonctions d'un des plus gros propriétaires, qui harcelait ses vendangeurs de célèbres : "Pressons ! Pressons !". La recommandation, qui est restée dans la famille et que me rappelait mon cousin René, est celle que répétait mon grand-père Joseph Tricou : **"Amassas lous gruns !"**. Et oui, il fallait ramasser les grains tombés

sur le sol. Ils faisaient partie de cette récolte tant espérée, de ces raisins soignés et choyés tout au long de l'année, ils représentaient sur l'ensemble des quinze jours de vendanges, les dizaines de kilos qui amélioreraient le résultat final de la récolte. **"Amassas - lous - gruns !"**

Dans notre village, il reste très peu de personnes qui vivent exclusivement de la vigne, et on a du mal aujourd'hui à se représenter l'anxiété qui habite les viticulteurs tant que la récolte n'est pas mise à l'abri. Les vicissitudes de la météo (gelée, grêle, vent), les maladies (mildiou, oïdium etc...), le temps pluvieux pour les vendanges sont autant de tracas pour ces gens qui n'ont que le vin pour ressource. Le temps des vendanges était autrefois, pour la région, l'occasion d'apporter un complément financier non négligeable à l'ensemble de la population qui profitait de ce travail bien rémunéré. A ce propos, on raconte que la maîtresse d'une maison aisée avait été obligée, pour conserver sa femme de ménage, d'aligner son tarif horaire sur celui octroyé aux vendangeurs pendant cette période, sous peine de voir celle-ci quitter son service pour aller vendanger !

Mais revenons à nos... serpettes !

Le temps clément, ni trop chaud ni trop froid nous permet d'avancer tranquillement, il est vrai que nous ne sommes pas "pressés". L'organisation de la journée de vendange a évolué avec le temps. René

m'indiquait qu'autrefois, la journée du vendangeur s'établissait de la façon suivante : travail de 7h à 9h, repos et déjeuner de 9h à 10h, travail de 10h à 13h, repos et dîner de 13 à 14h, travail de 14h à 17h. Le travail des vendanges est pénible, mais il était bien souvent allégé par l'ambiance qui régnait dans les coles. J'ai connu après les vendanges "en famille" à Valfleury, le travail dans l'imposante cole de Frigoulet. Là, sous la bienveillante direction de Charles Tricou, nous pouvions tout en assurant le rendement souhaité, nous adonner à quelques facéties. Je me souviens que l'ancien corbillard (celui qui était tiré par un cheval), avait été remis au bout d'une vigne. La vue de ce morbide véhicule était insoutenable pour deux coupeuses plus âgées que nous qui refusaient, dès que nous arrivions à proximité du corbillard, de continuer leur travail. Elles se retournaient et coupaient une nouvelle rangée en sens inverse. Charles, le chef de cole, compréhensif, laissait faire. Mais les jeunes que nous étions profitaient de cette crainte pour échauffer une farce qui, avec le recul, m'apparaît d'un goût douteux. Nous avions prélevé du corbillard quelques morceaux de bois peints en noir avec le liséré blanc et nous cachions ces fragments dans les souches que devaient vendanger nos deux superstitieuses collègues. Affolées par les découvertes, celles-ci criaient au scandale, refusant catégoriquement de

couper les raisins de ces souches ainsi profanées, menaçant de quitter définitivement la cole. L'intervention de Charles, qui n'avait pas peur du soi-disant maléfice et qui vendangeait les souches "souillées", ramenait le calme. Il insistait pour que nous cessions nos bêtises, ce que nous faisions à regret.

Mais revenons à nos... comportements ! Le rappel de tous ces souvenirs nous avait aidé à arriver sans effort à la fin de notre cueillette. Robert arriva et nous suivîmes, en voiture, la remorque "lourdement" chargée. Sur la route qui mène à la cave, je me pris à remarquer toutes les bâtisses du Chemin-Neuf reconnaissables à l'encadrement de leur portail en pierre de taille, qui maintenant sont devenues garages ou appartements et dont la destination première était d'être des caves vinicoles personnelles, avant l'installation de la cave coopérative. La création de la cave coopérative ! Quelle aventure ! J'ai eu la chance d'avoir entre les mains les statuts qui ont constitué la "**Société Coopérative des Vignerons de Saint Bazille de Putois**". Ces statuts datent du 20 mars 1928. L'article 2 stipule que "Cette société a pour objet l'acquisition, la construction d'une cave commune (...). Elle se propose notamment, par la vinification en commun d'obtenir une meilleure qualité...". A Saint Bazille, les clivages politiques ont toujours été bien réels. Mais, en 1928, la cassure était profonde. Les divergences politiques se superposaient aux divergences religieuses. Il y avait peu de rapports entre "ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas" : ils n'allaient jamais dans la même école, ne fréquentaient pas les mêmes cafés, ne participaient

pas aux mêmes fêtes... Et voilà qu'on leur proposait de mélanger leurs raisins, de mettre en commun leur récolte, de boire, de vendre le même vin ! Imaginez les discussions, les débats, les réticences qu'a dû provoquer la mise en place de la cave coopérative. Heureusement les bonnes idées finissent (presque) toujours par triompher et la coopérative a connu en définitive l'adhésion de tous.

Mais revenons à notre... voyage.

La route n'est pas encombrée. La cave coopérative est à peine en vue qu'un autre souvenir surgit. Il est loin le temps où les charretiers se hâtaient vers le double passage obligé sur la bascule.

L'article 16 du règlement intérieur de 1928 précise que "les charrettes seront pesées pleines et vides sur la bascule de la coopérative". Cette bascule se trouvait à l'entrée du côté stade. L'agent chargé du pesage occupait le cabanon attenant à la bascule. Je me sens particulièrement concerné par l'épisode du pesage, car le responsable de cette opération fut pendant un certain temps mon grand-père maternel Joseph Carrière (Carriérou). Il était donc chargé de peser les charrettes à l'arrivée (raisins et tare, c'est à dire : comportes, charrettes, animal) et de repeser la tare après déchargement des raisins dans les fouloirs. Ces opérations d'apparence faciles devaient s'avérer compliquées. En effet, certains viticulteurs avaient vite compris qu'en augmentant frauduleusement le poids à l'aller ou en diminuant le poids au retour, ils gagnaient autant de poids de raisins. Cela allait du charretier qui restait nonchalamment sur la charrette à l'aller ou qui "oubliait" des comportes vides au retour. Ces astuces étaient facilement déjouées par mon



*Joseph Carrière devant le cabanon
A ses pieds, la bascule.*

La présence des boules montre que les temps morts devaient être utilisés pour s'entraîner au jeu de la boule Lyonnaise

grand-père, mais il y avait plus inventif : sous prétexte que son animal était nerveux, le charretier le retenait par la bride en restant lui aussi sur la balance, l'animal devenu étonnamment calme au retour, le charretier restait en dehors de la bascule. Mais il existait paraît-il plus vicieux : des cailloux étaient dissimulés dans le caisson de la charrette (où étaient-ils déchargés entre les deux pesées ?). Quant à la faculté qu'avaient certains de faire soulager de leurs besoins naturels leur animal juste après le premier passage sur la bascule, cela me semble une "pure" invention ! Il faut dire que ces tricheries étaient le fait d'une minorité de viticulteurs. Dans la grande majorité, ils respectaient avec

(1) *Ramassez les grains !*

(2) *Poudette, féminin de podet : couteau spécifique en forme de serpe (d'où serpette) utilisé par les vendangeurs.*

(3) *Astéts : brochettes. Gabels : sarments de vigne.*

(4) *Cole vient de cóla : troupe, bande. Employé ici comme troupe de vendangeurs.*

(5) *Ramassé les grains avec les souvenirs !*

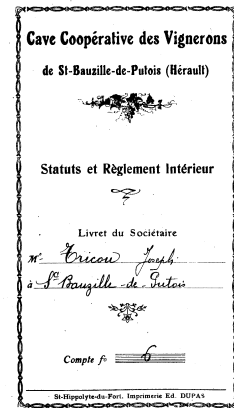
conscience le règlement.

Mais revenons à notre... récolte. Une fois les comportes vidées, arrive le temps des pesages : degrés et kilos. C'est avec une certaine anxiété que mes yeux se fixent sur les deux énormes cadrans qui indiquent les résultats. 384 kg, 10°8 : de si petits nombres sur de si grands cadrans ! Les souvenirs eux ne se mesurent

pas en kilos. Alors comment évaluer le "poids des souvenirs" que cette vendange aura provoqué ?

Voilà, les vendanges 98 sont terminées. Elles nous auront procuré la double satisfaction d'avoir **"Amassa lous gruns embe lous souvenirs !"**⁽⁵⁾

Christian TRICOU



Paru dans le
N°28
Janvier 1993

Le vieil âne et l'enfant

C'était il y a bien longtemps, à une époque où il n'y avait pas d'électricité et pas d'automobile : on se chauffait et on faisait la cuisine au charbon. Pour cela, on faisait un grand trou, tout droit, et à partir de ce trou on creusait des « galeries » pour aller chercher le charbon là où il était. Là, il y avaient des hommes avec des pics et des pioches qui tapaient dans les murs de la galerie pour recueillir le charbon. C'étaient les mineurs. Ils s'éclairaient faiblement avec de petites lanternes accrochées à leur casque. C'étaient très dur ! Puis il fallait ramasser le charbon, le mettre dans des chariots qui roulaient sur des rails, et tirer les chariots jusqu'au trou central où un ascenseur le montait jusqu'à la surface.

Pour tirer les chariots, il y avait des chevaux ou des ânes qui faisaient ça toute leur vie sans jamais sortir de la mine, jusqu'à leur mort.

Un des mineurs s'appelait Vincent. Il était entré à la mine à 14 ans, en même temps qu'un ânon tout gris du nom de Martin. Et dans l'ombre de la mine, dans la poussière, dans le bruit, Vincent et Martin étaient tout de suite devenus amis. Chaque fois que Vincent descendait dans la mine, il lui apportait une petite friandise que l'ânon venait

chercher en fourrant son museau tiède dans la musette du jeune mineur.

Ça a duré des années et des années. Vincent est devenu grand et costaud. Il s'est marié. Il est devenu le papa d'un petit Martial. Dans la mine, Martin a pris des forces, son poil s'est éclairci. Son amitié avec Vincent les a aidés l'un et l'autre à supporter leur travail pénible. Mais, vous le savez, la vie des ânes est plus courte que celle des hommes. Un jour, Martial a été en âge d'aller à l'école et Martin est devenu un vieil âne presque tout blanc. Ils ne s'étaient jamais vus l'un l'autre, mais Martial ouvrait des grands yeux quand son père lui racontait Martin et Martin ouvrait de grandes oreilles quand son ami lui racontait Martial.

Un jour, le wagonnet tiré par Martin s'est renversé sur le côté parce que Martin, fatigué, ne pouvait plus le tirer aussi droit qu'avant. Le contremaître est venu : « il est trop vieux » dit-il « il est temps de s'en débarrasser ». Martin a baissé sa pauvre tête. Vincent a compris : Martin allait être abattu pour être remplacé par un âne plus jeune. Le soir, en rentrant à la maison, il était triste et n'a pas pu s'empêcher de dire la vérité à Martial. Martial a senti son cœur se serrer, mais il n'a pas pleuré.

A l'école, il en a aussitôt parlé à ses petits copains, à la récréation. Tout le monde connaissait Martin et tout le monde était triste.

Il fallait faire quelque chose. Alors, dès le lendemain, ils se sont réunis. L'un avait cassé sa tirelire pour apporter ses économies, l'autre avait demandé à sa maman de ne plus lui acheter de bonbons pendant deux mois et de lui donner les sous des bonbons. Un troisième en a parlé à son papé qui a été chercher une enveloppe sous les draps, dans l'armoire de sa chambre, avec un beau billet dedans. Une maman a donné un paquet à sa petite fille, plein de pièces. Un papa a arrêté de fumer sa pipe pendant une semaine et a donné le prix d'un paquet de tabac à son garçon « pour Martin ».

Tous ont apporté quelque chose. Martial aussi, évidemment, il a vendu son beau cerf-volant à un marchand de passage. Il y tenait pourtant à ce cerf-volant !

Puis, tous les enfants de l'école (un petite école bien sûr) sont allés voir le maître, lui ont expliqué ce qu'ils voulaient et lui ont donné tout ce qu'ils avaient pu récolter. Le maître les a écoutés avec beaucoup d'émotion. Il a ramassé la petite somme ainsi rassemblée et, le soir, il a été

voir le directeur de la mine pour lui proposer d'acheter Martin. La somme était petite, tout le monde était pauvre à cette époque. Le boucher aurait payé plus cher, c'est sûr, mais le directeur a accepté.

Et le lendemain, il a demandé à Vincent de venir dans son bureau. Il lui a expliqué, il lui a donné un mot pour le contremaître et Vincent est descendu dans la mine. Mais au lieu de se mettre au travail, il est venu chercher Martin dans son coin, un Martin tout triste. Il l'a détaché, lui a parlé doucement et l'a emmené tout le long de la galerie jusqu'à l'ascenseur où le vieil âne n'était jamais monté. Puis l'ascenseur les a amenés tout

les deux jusqu'à la surface où brillait la lumière d'un beau soleil, plus beau que des milliers et des milliers de lanternes. Ébloui, Martin a fermé les yeux, ses pauvres yeux qui ne connaissent que l'ombre. Mais ses oreilles se sont dressées quand il a entendu les cris de joie des enfants qui l'attendaient et son pauvre vieux cœur a battu plus fort. On dit même, mais ça je ne pourrais l'assurer, que deux grosses larmes sont tombées de ses yeux fermés. Alors, à partir de ce jour, dans le petit champ qui était juste à côté de l'école, Martin a coulé des jours heureux et tranquilles. Les enfants venaient le voir tous les jours, même pendant les vacances

et ils lui apportaient toutes sortes de bonnes choses. On l'amenait promener dans le village, en marchant doucement pour ne pas le fatiguer. Un jour même, le préfet, de passage pour une cérémonie, est venu le voir dans son pré et a embrassé les enfants qui avaient voulu lui raconter son histoire. Il a même parlé de Martin dans son discours à la mairie ! Et voilà !

Cette histoire, c'est un papé de par ici qui me l'a racontée. Je crois bien qu'il s'appelait Martial. Si vous le rencontrez, demandez lui de vous parler de Martin, il sera si content !

Jean SUZANNE

Paru dans le
N°8
Juillet 1987

Las carrieras de San Bauzeli

Las carrieras de San Bauzeli

**Las carrieras d'un temps
la nuech vers las uech oras
eran plan planas rumors
los passants se parlaran
los joenes e lurs amors
se nidaran duis los cantons
e tot aco era agreable
mos ont son las carrieras d'un
temps**

**Ara duis aquilas carrieras
i a pas degus tot es barrat
es triste mai que mai
e pas atal benlen serca faute
caldera pos grasa causa
per binom com avant
caldera solament
le temps de tres quart d'oras
d'amassar lo television
corsi auriam los carrieras d'un
temps**

Henri CHALIER

Les rues de Saint Bauzille

Les rues du temps jadis
La nuit venue vers huit heures
Étaient pleines de bruit
Les passants se parlaient
Les jeunes malheureux nichaient
Leurs amours dans les coins
Tout cela était agréable
Mais où sont les rues d'antan

Maintenant ces rues
Sont désertes
Il n'y a personne
Les maisons sont fermées
Et cependant
Il faudrait peu
Pour revenir comme avant
Il faudrait seulement
Le temps de $\frac{3}{4}$ d'heure
Éteindre la télévision
Et nous aurions aussi les rues
d'antan

Traduction littérale
d'Henri CHALIER

Les rues de Saint Bauzille les soirs d'été

Mais où sont les ruelles d'antan
Les soirs d'été, la chaleur s'apaisant
Dans la Grand'Rue, la longue artère
Et qui n'en finit plus, petite Cane-
bière
Des groupes de résidents
S'agglutinaient sur mon parcours
Petits paquets, qui discutaient
Et l'on disait : « on prend le frais »
Et lorsque s'achevait le jour
On sentait battre le village
Qui frémissait, qui s'animait
Quand le chant des cigales courait
Dans les petites rues qui entourent
l'église
Les chaises s'alignaient
Et voisins et voisines
Palabraient et batifolaient.

A présent tout a disparu
Les étranges lucarnes ont bien vidé
les rues
Le village est sans âme
Et plus rien ne palpète
La télé nous rend fous – nos rues
semblent interdites
Mais où sont les ruelles d'antan

Traduction libre d'André CHALIER

Pourquoi un jour au sommet d'une colline, au bord d'une draille ?



Pourquoi “ cagaïre ” ?

Deux questions qui se posent pour ce haut lieu de chasse, de transhumance, de pique-nique et nous pouvons ajouter de parcours équestre et, le saviez-vous, de pèlerinage.

Beaucoup d'activités, tout près de Saint-Bauzille, sur les premières hauteurs en allant sur Montpellier.

Deux accès pour l'atteindre, l'un plus près, par la draille qui commence juste après le pont de Sérody, à droite au-dessus du chemins des Baoutes.

Vous avez raison, la pente est un peu raide, mais elle est praticable, sinueuse à travers les chênes verts (blaques, Euzes). De temps en temps vous trouverez un coin d'ombre, un rocher pour

s'asseoir et profiter du paysage qui vous est offert à travers les feuillages, Saint-Bauzille, Agonés, les Cévennes au loin.

A mi-chemin, juste en contre-bas de deux virages assez prononcés en lacet, vous découvrirez un lieu dénommé “ Figuières ”, il faut tout de même chercher, là, au milieu des blaques, des figuiers, comment sont-ils arrivés là ?

C'est un lieu recherché par les sangliers, ils l'utilisent comme “ remise ”, un endroit frais, reclus, avec une nourriture appréciée, où il fait bon se cacher, se reposer, le jour.

Encore un petit effort et vous arriverez à cette bâtisse que l'on appelle “ le Four Cagaïre ”.

Le deuxième accès, par le Mas de Verdier, il faut bien sûr utiliser un véhicule, prendre la direction de Montpellier et tourner à droite, en face du croisement de la route de Ferrières.

Vous passerez devant le Mas, isolé au milieu des bois, vous apercevrez des vaches, des chevaux, il faut aller un peu plus loin, le chemin est praticable, au bout il vaut mieux se garer au pied d'un pylône et continuer à pied par la droite.

Vous marcherez environ un kilomètre entre deux clôtures. C'est dommage, elles sont là peut-être pour protéger les plantations de pins, de micocouliers, d'arbres de Judée, ces derniers ont d'ailleurs beaucoup de difficultés pour s'épanouir au milieu de la rocaille, et vous arriverez à cette bâtisse dénommée “ le Four Cagaïre ”.

Ce matin-là, c'est ce cheminement que nous avons choisi. Il est huit heures, il fait

beau, le ciel est limpide, et nous avons le temps. Commençons donc par déjeuner.

Un peu de pâté, de saucisson, de beurre entre deux tranches de pain frais, un verre de vin et nous rentrons dans le vif du sujet, le but de cette promenade matinale.

Voilà plus de cent ans que cette bâtisse a cet aspect délabré. François né en 1910 l'a toujours connu ainsi.

C'était, paraît-il, un four à chaux. Pendant sa construction, il s'est écroulé, d'où son nom en patois “ cagaïre ”, il n'a jamais été utilisé.

Déçus ! Le mystère est tout de suite dévoilé, non ! Attendez !, il existe toujours une histoire derrière des vieilles pierres. Des hommes et des femmes les ont manipulées, ont vécu autour d'elles, c'est cela que nous allons découvrir.

Citons d'abord quelques propriétaires : les familles PERRIER, DUSFOUR, BOYER CHAMMARD, GAY.

A l'intérieur de cette parcelle vous découvrirez un mazet, tout près du four, il s'est écroulé sous les intempéries mais aussi par le père d'André qui a récupéré les tuiles pour construire au village, mais il reste la “ pise ”, sorte de bassin cimenté qui retient encore l'eau, quelle aubaine pour les habitants de ces lieux.

Le père d'André venait en charrette avec le mulet pour travailler la vigne et l'olivier, il restait toute la journée. Tout s'est arrêté en 1955.

Au bord de la draille, juste avant d'arriver au four, vous découvrirez un cade, c'est un arbre avec un tronc et un

bouquet de branches à son sommet de 5 m de haut, c'est l'œuvre de François, il l'a toujours entretenu, d'ailleurs chaque fois qu'il passe à côté, il le caresse et l'appelle " *mon cade* ".

Quand l'entreprise EDF est venue enfouir un câble de transmission, François est intervenu pour sauver son cade, les responsables EDF ont modifié leur terrassement pour éviter le cade, et le cade est toujours là, debout, fier.

Du côté sud, au pied du four se trouve un calvaire. Des processions étaient organisées lorsque la sécheresse sévissait sur le pays.

Les rogations étaient des cérémonies qui avaient pour but d'attirer les bénédictions divines sur les travaux des champs et les récoltes. Elles se passaient aussi à la croix de l'auberge, à la croix d'Anglas qui se trouve à côté de la cave coopérative.

Notre curiosité nous poussait à gravir un tas de galets au pied de la bâtisse, résultats du " cagaïre " juste au-dessous d'une ouverture. Quelle vision ! Pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, des euzes (chênes verts) ont poussé dont l'un de grande taille atteste l'âge avancé de ce jour.

Vers les années 1930, 1940, c'était aussi le but de la promenade des enfants de l'école privée. Monsieur PELLECUER, leur instituteur les amenait régulièrement, ils en gardent un excellent souvenir.

Depuis, c'est un lieu de pique-nique, surtout le lundi de Pâques. C'est ombragé ou ensoleillé au choix, la draille pour jouer à la pétanque, l'herbe est assez épaisse pour la sieste.

Cette draille est empruntée par les troupeaux en provenance ou à destination

du Mont Aigoual. Souvent ils s'arrêtent là pour une nuit de repos et un peu de pâture.

Elle est traversée par du gibier, sanglier la nuit, chevreuil, lièvre en quête de nourriture, l'Hérault n'est pas loin, elle est survolée par les palombes, les grives, les chasseurs connaissent bien le passage.

François connaît cette colline. Il nous entraîne vers un sentier étroit, à un moment donné nous arrivons entre deux murailles, un passage d'à peine un mètre de large, entre deux murailles de 3 m de haut et 2 m de large sur des centaines de mètres. Pourquoi cette construction ? Là est la question ? Mais quelle réponse donner : des limites de propriétés, des stockages de pierres ??

Au bord de ce sentier un chêne blanc énorme, centenaire. Le mur s'est écroulé, lui aussi, de part et d'autre de son tronc laissant un passage permettant d'accéder au sommet de la muraille.

Surprise, elle s'élargit en arc de cercle, formant une véritable terrasse. A l'intérieur, au milieu des branches, les restes d'une palombière. Sous les branches, des rochers plats sont disposés comme des bancs, nous nous asseyons et levons les yeux. Quel spectacle ! Nous sommes au-dessus des cîmes. Des chênes verts, à perte de vue. Quelle impression de hauteur ! Nous survolons la forêt, au loin, le pic d'Anjou, le Roc blanc, le Thaurac ! Quelle immensité ! Quel calme !

Nos pensées s'envolent vers nos ancêtres qui ont construit ce promontoire, lieu idéal pour la méditation.

Le temps passe, il faut rentrer maintenant, nous nous jurons de revenir.



Une longue marche nous attend pour rejoindre la voiture.

Un seul regret, nous n'avons entendu aucun démarrage de gibier, nous n'avons aperçu aucune trace, aucune piste d'une seule bête. Le désert. C'est inquiétant !

Nous ne retiendrons que la majesté du spectacle, la sérénité qu'il nous a inspirée.

Je souhaite vous avoir donné l'envie de le visiter.

Jacques DEFLEUR

Solution des mots croisés page 9		A	B	C	D	E	F	G	H	I
	1	B	R	E	L		R	A	S	E
	2	R	U	T	A	B	A	G	A	S
	3	A	S	E		O	C		I	
	4	S	T	I	M	U	L	A	N	T
	5	S	I	N	E	C	U	R	E	S
	6	E	N	T	C		R	O	S	A
	7	N	E	E		N	E	M		R
	8	S	S		C	A	S	E	E	S

Nous allons arriver en période de lune rousse qui sert de référence au calendrier chrétien en déterminant l'emplacement de la fête de Pâques, cette année, du 21 avril au 21 mai. On lui attribue des gelées qui brûlent les bourgeons, d'où le nom de lune rousse. Les viticulteurs, les arboriculteurs, les jardiniers craignent cette période à effets désastreux pour les récoltes. De tous temps les hommes se sont intéressés à l'influence de la lune. Influence sur le monde végétal, sur le monde animal, sur la biologie humaine et même sur la destinée de l'homme. L'astrologie a fait une place importante à la lune, objet de prédilection. En cartomancie, la lune n'est pas un bon tarot. On la retrouve souvent : adultère, dispute, divorce, voyage, déménagement...

Elle entre dans de nombreux dictons : ne dit-on pas « être bien ou mal luné », « être dans la lune », pour un couple : « être en lune de miel (en début de mariage), « être en lune rousse » (période de querelles), « tomber de la lune » : être surpris par un événement imprévu, « demander la lune » : demander l'impossible et, il y a quelques décennies : « vouloir prendre la lune avec ses dents (vouloir une chose impossible), « faire un trou à la lune » : s'en aller sans payer ses dettes.

Les artistes : écrivains, poètes, peintres, compositeurs, cinéastes, etc... représentent la lune dans leurs œuvres avec des effets bénéfiques ou maléfiques. A notre époque, surtout en milieu urbain, rares sont les personnes qui font attention aux phases de la lune. Je reconnais que si à brûle pourpoint (sauf peut-être en été) on me demandait dans

quel quartier se trouvait la lune, la nuit précédente, je regarderais tout simplement un almanach des PTT. Dans les départements proches de l'océan, on affiche le calendrier des lunaïsons et les horaires des marées dues à l'attraction de la lune et à celle du soleil sur l'eau. Ainsi, lorsque ces attractions s'ajoutent, comme dernièrement après la pleine lune de mars, une grande marée est annoncée.

Pendant la dernière guerre, à cause des bombardements, des parachutages du maquis, il était utile de connaître l'éclairage de la lune.

Depuis l'alunissage (21 - 07 - 1969, ARMSTRONG 1er homme à marcher sur la lune) la lune a perdu un peu de son mystère. Nous savons que la vie n'existe pas sur la lune (satellite de la Terre) car il n'y a ni atmosphère, ni eau. Les astronautes ne nous ont rapporté que des minerais (de grande valeur cependant).

Nos ancêtres citaient des prédictions ou de vieilles croyances qui ne s'expliquent pas scientifiquement. Il était courant d'entendre dire « il faut couper les cheveux de lune ». Je ne savais pourquoi, ni quand. Monsieur Marcel ROUVIERE m'a donné la réponse : « en vieille lune si l'on veut qu'ils repoussent moins vite, en lune jeune si l'on désire une repousse rapide ». Quant aux sarments de vigne qui se conservent mieux taillés en vieille lune, l'expérience le montre et c'est plus plausible, mais pour cela, il faut parler des phases de la lune.

Les enfants disent, lorsque la nuit est sombre, « la lune n'est pas là », il faudrait dire : « elle ne se voit pas car le soleil ne l'éclaire pas », c'est la nouvelle lune, l'astre se trouve de l'autre côté de la Terre par rapport au soleil. Et ensuite,

selon sa position par rapport à la Terre et au soleil dont elle reflète la lumière, on voit le premier croissant, le premier quartier, la lune est alors montante ou croissante, c'est la lune jeune, puis la pleine lune, le dernier quartier, le dernier croissant, la lune est descendante ou décroissante, c'est la vieille lune jusqu'à la nouvelle lune, invisible.

En lune montante, par nuit claire, la végétation est stimulée. Par contre, en lune descendante, la circulation de la sève est moins active. En pleine lune « le clair de lune », reflet de la lumière solaire sur la lune, donne un rayonnement équivalent à celui d'une ampoule de 40 watts placée à environ 15 mètres, c'est peu mais pas sans influence sur la vie végétale (bien sûr, la position de la lune variant suivant les saisons, les calculs sont complexes).

J'ai demandé à trois maraîchers de St Bauzille si, dans leur travail, ils tenaient compte des quartiers de lune. Ils ont été affirmatifs tout en reconnaissant que les anciens s'y référaient davantage. J'ai retenu que pour la taille, il faut tailler ou élaguer en lune descendante et vieille lune sauf pour les arbustes à feuilles persistantes, il vaut mieux le faire en lune montante.

Monsieur André ROUGER sème dans les 12 jours qui suivent la pleine lune, en lune vieille, l'expérience lui a prouvé qu'il avait raison.

Monsieur Marcel ROUVIERE est d'accord mais il préfère semer ce qui grimpe et fleurit, comme les pois, les haricots verts, en lune montante.

Monsieur Marc CARIBENT m'a dit de même pour les plantes à fleurs mais, rétorque-t-il « je sème souvent sur table chauffante et, en serre, il est inutile de regarder

les phases de la lune ! ». Par contre, il connaît des personnes qui font de la culture biologique, qui n'emploient pas de produits chimiques. Ils ont un calendrier des treize lunaïsons avec les indications pour les travaux à faire et obtiennent de bons résultats.

J'ai lu dernièrement un roman très intéressant : « Le printemps des pierres » de Michel PEYREMAURE, chez Robert Laffont. C'est une fresque de la France médiévale. Il est question de la construction de la cathédrale Notre Dame de Paris à la fin du XII^e siècle. Certainement, l'écrivain avait fait des recherches dans les archives. Il écrit : « on abatit en priorité les bois qui devaient servir dans l'immédiat pour les échafaudages et les cintres. Pour ceux que l'on destinait à

la charpente c'était une autre affaire : il fallait venir les couper en octobre, au dernier quartier de la lune, si l'on voulait éviter que les vers s'y missent ». Au Moyen Age, les gens ne connaissaient pas les insecticides dont on nous rabat les oreilles même au téléphone (exemple il y a quelques jours : « nous avons appris qu'à St Bauzille de Putois il y a une invasion de capricornes, il faut protéger vos poutres, etc... »), mais ils savaient tirer parti de l'influence des astres, c'étaient des sages.

L'histoire est en marche, nous sommes aux temps modernes, ne revenons pas au Moyen Age, nous aurions des surprises. La vie sur la Terre a changé et la lune continue son mouvement orbital, imperturbable.

Josette THEROND

“COMMENT AIDER LE PUBLIAIRE, VOTRE JOURNAL ?”

Par des textes : Pour paraître nous avons besoin d'articles. Notre vocation est de publier tout ce qui concerne la vie de notre village et de notre région de près ou de loin ; vie associative, culturelle, historique, administrative, etc. ... Ceux-ci doivent nous parvenir avant le 15 du mois précédent la parution du journal c'est à dire Mars, Juin, Septembre, Décembre. Si cela n'est pas possible nous informez de la préparation d'un article en cours à cette date.

Par de l'argent : Pour paraître nous avons besoin de fonds pour l'impression le plus gros poste budgétaire du journal. Faites nous un don du montant de votre choix par espèce ou par chèque à l'ordre de

**LO PUBLIAIRE SANT BAUZELENC
C.C.P. 25278X Montpellier**

adressé à “Lo Publiaire Sant Bauzelenc, 201 Ancien chemin de Ganges, 34190 St Bauzille de Putois” ; ou le remettre à un membre du bureau du Publiaire ; Il vous sera adressé un reçu du montant de votre don.

Attention, n'omettez pas dans tous les cas, d'inscrire sur papier libre vos nom, prénom, adresse très lisiblement afin de communiquer avec vous , vous adresser le journal dès sa parution et vous tenir informé de tout événement lié à la vie de notre Publiaire.

Poème :

*Paru dans
le N°74
Juillet 2004*

LA COMPLAINTE DU SMICARD

*Ecoutez cette histoire
C'est celle d'une vie
Où les idées noires
Ont remplacé l'envie
Notre salaire est bas
Comme notre moral
Il ne faut surtout pas
Trouver cela normal*

*Dès le début du mois
Nous comptons nos euros
On peut alors parfois
Se prendre pour des héros
Vivre l'imprévisible
Avec si peu d'argent
C'est mission impossible
Nous le faisons pourtant*

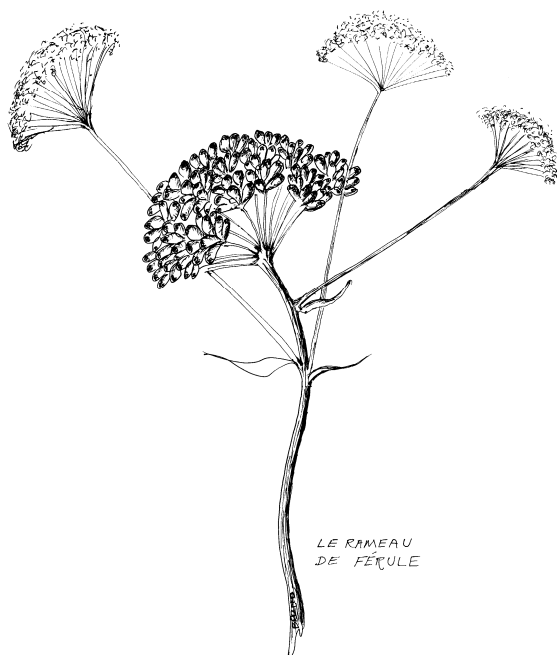
*On fait tourner la France
Par notre dur labeur
Où est la récompense
Du simple travailleur
Ce mépris manifeste
Affiché envers nous
Nous prouve sans conteste
Qu'ils nous veulent à genoux*

*Il faudrait qu'on s'estime
Heureux de travailler
De payer notre dîme
Au lieu d'aller chômer
Se faire plus petit
Que l'on ne l'est déjà
Dire pourquoi pas merci
Et amen à tout ça*

*Même si ma complainte
Ne doit servir à rien
C'est un doigt que je pointe
Vers ceux qui vont trop loin
C'est un cri que j'envoie
A ceux qui par hasard
Voudraient mêler leurs voix
A celle du smicard*

Anne-Marie Léonard

Tous les ans au mois de juin, l'admirable paysage des gorges de l'Hérault, entre Saint Bauzille de Putois et Laroque, se pare d'une beauté supplémentaire : chacun de nous a pu les voir, ces longues tiges de plus de



deux mètres ornées de nombreuses "boules" jaune d'or, en grappes élégantes . Certains pensent : voilà de bien grands fenouils. En fait il s'agit d'une autre "ombellifère" comme disent les savants : c'est la Férule, "férula communis", et elle a toute une histoire .

Bien connue des Grecs et des Romains dans les pays desquels elle poussait avec abondance, on la trouve citée dans Pline, Horace ou Juvénal . Les Romains en faisaient le sceptre de Bacchus, le dieu du vin, comme le représente ce dessin antique où Bacchus tient d'une main sa coupe et de l'autre une tige de Férule bien reconnaissable. Il est piquant de retrouver chez nous le culte du bon vin et l'emblème de celui qui en était

le dieu païen !

De façon plus pratique, ils se servaient aussi des tiges séchées de cette plante, pour corriger jeunes élèves ou esclaves, ce qui a amené jusqu'à nous cette image d'autorité traduite par l'expression "être sous la férule de quelqu'un". Dans des temps plus reculés ces tiges, grâce à leur texture semblable à l'amadou, auraient servi à transporter le feu dans des aventures qu'on imagine calquées sur le livre de Rosny Aîné, la "Guerre du Feu".

Cette grande et élégante plante, une Ombellifère, porte des ombelles, comme son nom l'indique. Ce sont des groupes de fleurs, jaunes pour cette espèce, disposées en rayons. Les fruits reprennent le même dessin géométrique, rayonnant à partir d'un même point vers un volume hémisphérique . Ces fruits sont verts, ovales, mesurent environ un centimètre. Le système fleurs-foies fait un très élégant ensemble que ce dessin a tenté d'illustrer. La tige principale, dépassant souvent deux mètres chez nous, peut avoir à sa base 2 à 3 centimètres de diamètre. Elle n'est pas creuse, comme celle du bambou, mais occupée par un tissu ligneux à fibres allongées. Des plaques souples et décollées à leur extrémité enveloppent cette tige, naissant à chacun des anneaux qui portent le départ des tiges fleurs et fruits .

Au voisinage du sol, dans la partie la plus grosse de la tige se forme un feuillage touffu et très découpé qui ressemble à une grosse salade frisée, vert pâle, et qui recouvre largement le sol . Là aussi l'élégance est au rendez-vous.

Cette plante si belle et remarquable se trouve en abondance dans nos gorges,

au vieux moulin par exemple, où on la repère facilement, à tel point que Saint Bauzille de Putois est noté comme son territoire privilégié en France, dans les livres de botanique (1) ; c'est donc un peu notre emblème et il est fort joli. Préservons la , admirons la sans l'abîmer, et sachons la présenter à l'"étranger" qui nous fait l'honneur de venir partager nos merveilles .

La Férule est également présente à Hyères, et en Corse, au désert des Agriates, cher à Pierre Benoît .

Peut être est-ce devant une Férule qu'Arthur Rimbaud imagina, dans son fameux "Sonnet des Voyelles", d'associer le "E", blanc, aux "frissons d'ombelles"?

A Saint Bauzille, être "sous la Férule" n'est donc pas une situation d'infériorité, de contrainte. C'est une charmante réalité et lorsque nous irons à Ganges, ces longues tiges qui se penchent parfois si près de notre route, nous feront, chaque fois, un peu rêver .

Bruno GRANIER

(1) " Connaître et reconnaître la flore et la végétation méditerranéennes" (par Guy Georges GUITTOUNEAU et André HUON) Éditions Ouest France .

